

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°14 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2015

Patrick Leterme & Okilélé

CLAUDE PONTI, DES ENFANTS, UN OPÉRA !

GONZO | THE NAMES | LE COLLECTIF DU LION
MICHEL WINTER | LE REFLEKTOR | KRIS DANE



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x



Parcours créatif au coeur de Liège
10 - 13 septembre 2015

Concerts

Blondin & Dj Eskondo Exodarap / Blondy Brownie / C.A.R. / Castus / Elle & Samuel / elsie dx / Erwan#Erwan / Jack le Coiffeur / L'Hexaler / La Liesse feat. La Détente Générale, Crash & Freezy / La Mverte / Lia / Marc Melià / Mountain Bike / Nowadays Party feat. La Fine Equipe dj set, Douchka, Food for ya Soul, Yann Kesz / One Man Party / PELICAN / Petal live / Romain Cupper / Romare live / Ropoporose / Shiko Shiko / Solids / Sônge / Théo Hakola / Useless Eaters / Wuman / Wyatt.E / YellowStraps
Concerts Sauvages Cobra / It It Anita / Douchka avec la section Synchro du Liège Mosan à la piscine

Et aussi de nombreuses activités

Picnic urbain au Théâtre de Liège / Liège's Marché Vintage / DJ Sonar présente La Barbe Mobile / Fresque monumentale par Hell'o Monsters en partenariat avec "l'Open Street Festival" / Sunday Rootsday / Jeudi CU Juke-box Party / Ça Balance électro présente BPM_intro : rencontres électroniques avec Herrmutt Lobby présente "Playground", Dan Lacksman Telex, Ssaliva / Accès aux expositions Wild open SPACE, Jeux de miroir / Lecture en partenariat avec "Les Parlantes" / Installation par "Visuel Hors Service" / Projection du film "We are a one-man band" / Exposition photo / Bons plans bouffe / ...

Bracelet pour le festival : 15 € en prévente
Programme complet : www.cufestival.be

illustration : hell'o monsters



MUSISCOPE

Musiscope est un service du Conseil de la Musique dont les missions sont de conseiller et apporter de l'information aux acteurs du secteur des musiques en Fédération Wallonie-Bruxelles. Musiscope propose des formations axées sur la pratique et les enjeux des métiers de la musique, qui s'adressent à toute personne exerçant ou ayant l'intention d'exercer une activité professionnelle liée au domaine musical.

PLUS D'INFOS À VENIR SUR
www.conseildelamusique.be

Maison des Musiques
 39 rue Lebeau - B-1000 Bruxelles
 +32 (0)2 550 13 20
info@conseildelamusique.be



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE

Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du
prénom.nom@conseil-
delamusique.be

RÉDACTION

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction

Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction

François-Xavier Descamps

Rédacteur

Nicolas Alsteen

Collaborateurs

Nicolas Derry
Ayrton Desimpelaere
Véronique Laurent
Jacques Prouvost
David Salomonowicz
Dominique Simonet
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs

Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Photographe Cover

© André Micha

PROMOTION & DIFFUSION

François-Xavier Descamps

ABONNEMENT

Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE

supersimple.be

Impression

Newgoff

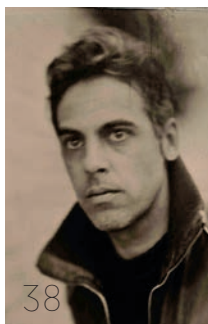
Prochain numéro
Novembre 2015



Loterie Nationale
créateur de chances

LE SOIR

SABAM FOR CULTURE



Édito

Il y a un an, Pascal Nègre déclarait à la presse que, selon lui, *le symbole de l'artiste engagé aujourd'hui c'est Stromae*. Sur des mélodies envoûtantes, si l'artiste ne dénonce rien politiquement, il ne manque cependant pas de dépendre notre société de façon assez sombre.

Il y a une vingtaine d'années, le terme « artiste engagé » était encore synonyme d'opinion, de politique, de contre-pouvoir. Aujourd'hui, cela ne semble plus être le cas. Sans doute est-ce une question d'époque. Quel artiste a encore la capacité ou l'envie de revendiquer ou de prendre position ? Peu car actuellement, on cherche avant tout à faire du buzz avant de faire passer un message. Le public et les médias ont leur rôle à jouer dans cette évolution. Ne pas trop insister sur ce qui dérange car ce n'est pas ce que le premier a toujours envie d'entendre, tandis que le second doit faire du chiffre.

Malgré tout, la musique reste aujourd'hui un moyen privilégié pour exprimer des idées. Et l'on voit que l'engagement a pris d'autres formes : il semble avoir quitté la sphère politique pour se déplacer vers la lutte pour un autre monde, plus juste et plus citoyen. Il se trouverait donc moins dans les textes et la musique que dans l'attitude de certains artistes.

Finalement, le célèbre PDG d'Universal a assez bien résumé ce qu'était un artiste engagé aujourd'hui : *Il ne l'est pas, tout en l'étant.*

Bonne lecture

Claire Monville

Sommaire

OUVERTURE

4X4 **Fabrice Murgia** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Patrick Leterme** P.8
RENCONTRE **The Black Tartan Clan** P.11
RENCONTRE **The Names** P.12
RENCONTRE **It It Anita** P.13
RENCONTRE **Gonzo** P.14
RENCONTRE **Garrett List** P.15
RENCONTRE **Le Collectif du Lion** P.16
RENCONTRE **Eve Beuvs** P.17
TRAJECTOIRE **Michel Winter** P.18

ZOOM

VOYAGES D'AFFAIRES P.20
UN NOUVEAU SOUFFLE D'INSOUMISSION P.22

ARTICLES

APERÇUS **Philippe Carly - L'Espace du Son** P.25
LE.COM **Dis-moi comment tu t'habilles,**
je te dirai ce que tu chantes P.26
DÉCRYPTAGE **Le hip hop, une culture influente?** P.28
IN SITU **Le Reflektor** P.30

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.32
LISTING DES SORTIES P.34

VUES D'AILLEURS

ÉCHOS D'AILLEURS P.34
VUE DE FLANDRE **Wim Mertens** P.35
VUE DE FRANCE **Jean Rondeau** P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE **Kris Dane** P.38
C'ÉTAIT EN ... **Janvier 1980** P.39



Acteur, metteur en scène et figure centrale du théâtre en Belgique, Fabrice Murgia présentera le 19 septembre, l'opéra urbain *Karbon Kabaret*, sur la Place Saint-Lambert à Liège. Commandé par la Province, ce spectacle réunira quelques 150 artistes de tous les horizons artistiques confondus et tentera de retranscrire l'identité liégeoise, l'esprit de la Cité ardente. Un esprit de fête et d'ouverture à l'autre, mais également, en contraste, une réalité sociale sensible faite de désindustrialisation. Il mènera donc à la baguette un ensemble composé de membres de Roscoe, Starflam, MLCD, Steve et Greg Houben ou encore l'orchestre du Conservatoire. L'occasion pour Larsen de lui demander de parler des 4 disques qui ont marqué son parcours artistique.

DAVID SALOMONOWICZ

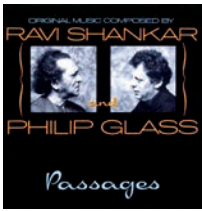
4 X 4

Fabrice Murgia



Victor Jara
Deja la vida volar
Disco Físico

J'ai toujours écouté énormément de musique, mais j'ai décidé de choisir 4 albums qui ont surtout jalonné ma vie et mon travail de création ces dernières années. À commencer par celui de Victor Jara, ce chanteur chilien opposant au régime d'Augusto Pinochet qui fut arrêté par les autorités, torturé puis finalement assassiné dans le stade qui porte désormais son nom. C'est un chanteur très engagé, impliqué dans la réalité sociale de son époque, proche du peuple et qui a écrit quantité de poèmes et chansons pour dénoncer la dictature et le fascisme, comme par exemple cet album *Deja la vida volar*. J'ai moi-même écrit un spectacle qui parle de cette répression au chili (*Children of Nowhere*) et même si je n'ai pas utilisé les titres de cet opus dans la pièce, c'est une musique très intense qui m'a littéralement traversé.



Ravi Shankar & Philip Glass
Passages
Private Music

Fruit de la rencontre entre le maître incontesté de la musique indienne Ravi Shankar et du compositeur américain de musique contemporaine Philip Glass, *Passages* est vraiment l'album que j'écoute en travaillant, quand je dois me concentrer. C'est une musique lancinante, à la fois répétitive et minimaliste, et qui me met dans un certain état qui me permet d'écrire avec sérénité. J'aime la rencontre entre ces deux univers, le contraste. Un peu comme celui que je veux instaurer dans *Karbon Kabaret*, dans l'esprit global du projet, mais également dans la forme. Ce sera très festif, avec une fanfare, les majorettes de Sclessin, des Dj's, mais il y aura aussi des passages plus sensibles pour aborder toutes les thématiques et dresser un état des lieux de la sensibilité liégeoise en 2015 sous toutes ses facettes. J'aime ce rôle de chef d'orchestre que l'on m'a confié pour mettre en parallèle tous les talents dont regorge la Province de Liège.



Eric Clapton
Unplugged
Reprise Records

L'*Unplugged* d'Eric Clapton, c'est un album qui, comme pour beaucoup de gens probablement, a vraiment marqué ma jeunesse. Grâce à lui, j'ai eu un premier contact, une première relation avec un instrument de musique : la guitare. Ça m'a vraiment ouvert les yeux et les oreilles, et c'est aussi par ce biais de la musique que j'ai commencé à venir au théâtre. J'aime mélanger les disciplines dans mes spectacles et la musique est comme un personnage à part entière, une figure centrale dans mon écriture. C'est aussi un album assez triste, mélancolique et je remarque que j'écris souvent des choses qui sont de l'ordre du faux souvenir. Pas vraiment de la tristesse, mais plus de l'ordre de la nostalgie. Presque la nostalgie d'un monde et les morceaux de Clapton permettent de se mettre dans cet état.



Annie Lennox
Nostalgia
Island Records

Il n'est donc pas étonnant que je choisisse la compilation *Nostalgia* qu'a réalisée la géniale Annie Lennox. Il s'agit d'un album qui regroupe des chansons américaines des années 30 et 40 choisies par l'artiste dans le *Great American Songbook*, en gros toute la musique populaire américaine précédant l'arrivée du rock n' roll. C'est un album très généreux qui illustre à merveille toutes les facettes et le personnage de l'ex-chanteuse de Eurythmics. Douze pistes à la fois smooth et jazzy avec des standards comme *Georgia*, *I Put a Spell on You*, *Memphis in June* ou *September in the Rain*.

VRAC

CHANSONS EN FRANCE

Effondrement de l'offre

Plusieurs radios privées, dont NRJ ou Fun Radio, ont appelé à réduire les quotas de diffusion de chansons francophones qui leur sont imposés. Des quotas qu'elles qualifient d'« intenable » face à une production qui aurait été divisée par trois en 10 ans. Le CSA leur impose en effet depuis la loi Toubon de 1994 de diffuser « aux heures d'écoute significatives, 40% de chansons d'expression française, dont la moitié au moins provenant de nouveaux talents ou de nouvelles productions ». Selon le dernier rapport annuel de l'Observatoire de la musique, la production de chansons francophones a chuté de 51,4% en 2014 et seulement 242 albums francophones auraient été commercialisés en 2014, contre 718 en 2003.

O TEMPORA, O MORES

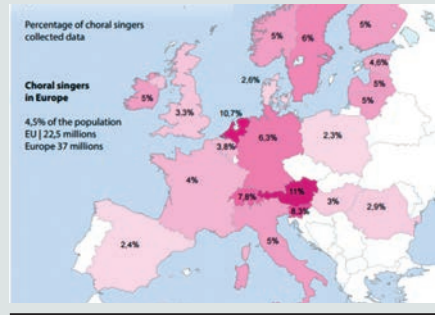
[PIAS] avale Harmonia Mundi

Dans les prochaines semaines, le label belge [PIAS] devrait fusionner avec Harmonia Mundi, entrant en tant qu'actionnaire important dans son capital. Cet accord prévoit la reprise en octobre des activités musicales du label français (présent également dans l'édition du livre), du personnel et des différentes marques (Le Chant du Monde, Discograph, Jazz Village, World Village et Little Village). Créée en 1958, Harmonia Mundi était en difficulté financière depuis quelques temps.

L'ONB @ TOMMORROWLAND

C'est extraordinaire!

Quelle surprise de retrouver l'Orchestre National de Belgique à l'affiche du festival de musique techno Tomorrowland en juillet dernier. Une surprise générale qui s'est traduite sur scène également, où l'orchestre a réellement pris son pied, si l'on en croit les commentaires des diverses composantes de l'ONB glanés ici et là dans la presse. Dans un registre différent, nous vous invitons également à découvrir les reprises des « classiques » du hip hop réalisées par l'orchestre symphonique de la Radio Nationale Polonaise (d'Eminem à Kendrick Lamar en passant par les Beastie Boys ou le Wu-Tang), sur www.konbini.com.



TRENTE-SEPT MILLIONS DE CHORISTES EN EUROPE

C'est le chiffre avancé par le rapport « Singing Europe » initié par « VOICE », un projet européen visant à promouvoir le développement durable du chant choral. D'après les chiffres communiqués, ce ne serait pas moins de 4,5% de la population active européenne qui participerait activement à des activités chantées, soit 37 millions de choristes sur l'intégralité du continent européen (Russie incluse). Estimé auparavant à 20 millions, le nombre de choristes est en très forte augmentation : une nouvelle perspective sur l'importance du chant en Europe ! Selon la région, le pourcentage de choristes varie toutefois de 2,3 à 11%. Si en Autriche, on compte 11% de choristes, cette part ne s'élève qu'à 4% en France, et à seulement 2,3% en Pologne.

DIVERSITÉ TOUTE RELATIVE

En analysant les programmations des divers festivals de l'été, on peut remarquer que 110 des artistes et têtes d'affiche présents... seront les mêmes d'un événement à l'autre. Ce sont par ailleurs des artistes locaux qui trustent les premières places de ce classement, à savoir Alice on the roof, Alaska Gold Rush et Fugu Mango (ils jouent 7 fois) suivis par Great Mountain Fire et Tom Barman (6 fois). La Smala, Nicola Testa et Gonzo se défendent pas mal également. Une bonne affaire pour l'économie musicale bruxello-wallonne donc, voilà qui permet à nos artistes de subsister. Côté international, vous aurez eu l'opportunité d'applaudir cinq fois Bigflo et Oli ou encore Charlie Winston et quatre fois Cali. Les Francos et Ronquière proposant par ailleurs 9 noms en commun sur leurs affiches respectives ! Trop de festivals ? Pas assez d'artistes en tournée ? Interpellant.

GOOGLE GOES CLASSIC

Google s'est associé à cinq orchestres classiques, dont notamment le New York Philharmonic et le London Symphony Orchestra, afin d'élargir son offre de musique en ligne. Classical Live, c'est son nom, proposera sur Google Play, et à la vente uniquement, des enregistrements exclusifs de prestigieux orchestres... pour la « modique » somme de 4,99\$.

L'IMEP ACCUEILLE L'ACCORDÉON DIATONIQUE

L'instrument fait son entrée à l'IMEP où il sera enseigné dès la rentrée de septembre 2015. C'est le bien connu Didier Laloy qui l'enseignera. L'instrument y côtoiera dans les salles de cours son cousin, l'accordéon chromatique, déjà présent dans l'enseignement de l'Institut supérieur de Musique et de Pédagogie namurois.

LU...

Comment de nouveaux groupes vont-ils apparaître s'ils ne sont pas payés ? Il y a un nouveau Elvis ou de nouveaux Beatles quelque part. Mais ils ne peuvent pas développer leur art parce que, leur musique étant gratuite sur internet, ils doivent travailler ailleurs pour vivre.

Lu sur www.telerama.fr, Gene Simmons du groupe Kiss

LES OCTAVES DE LA MUSIQUE PRENNENT UN COUP DE JEUNE

Les Octaves de la Musique de la Fédération Wallonie-Bruxelles annonce l'arrivée au sein de l'association et de son conseil d'administration de la Fédération des Jeunesses Musicales Wallonie-Bruxelles. Depuis onze ans, les Octaves de la Musique couronnent chaque année, au début du printemps, les talents musicaux de Bruxelles et de Wallonie. L'arrivée des Jeunesses Musicales, qui fêtent leurs 75 ans, au sein des Octaves coïncide avec la volonté de l'association de donner encore plus d'ampleur à l'événement et de jeter de nouveaux ponts entre les artistes et le public jeune.

TROIS PREMIÈRES, SANS FLASH !

Et la même photo...partout!

Plusieurs articles cet été (La Tribune de Genève, La Libre Belgique, Télérama) ont fait état du « blues » des photographes de concert. En cause, ce qui a été appelé le « cliché unique », celui approuvé par l'artiste ou son manager, totalement neutre et aseptisé et vu partout, au détriment des images prises sur le vif, spontanées. D'où cette question : à l'heure où tout est pris en photo, sans contrôle et par tout le monde (avec les smartphones durant les concerts), pourquoi une telle volonté de contrôle sur les images prises par les professionnels ? La profession est en voie de disparition dans le milieu musical, là où des dizaines d'amateurs éclairés sont prêts à remplacer au pied levé le professionnel de l'image, rémunéré. « La musique est devenue gratuite, l'image aussi » a-t-on pu lire...

À lire également le communiqué de la fédération des journalistes suisses sur www.impressum.ch

VIDEO KILL THE RADIO STARS

La Sabam conteste la gratuité de l'utilisation faite des œuvres de son répertoire qui sont disponibles sur YouTube. Une utilisation est pourtant tout à fait légale car les liens hypertextes ne sont en effet pas soumis aux droits d'auteur. La Sabam estime quant à elle que les vidéos ne peuvent uniquement faire l'objet que d'une « utilisation personnelle », être seulement « consultables ». Elles ne devraient donc pas pouvoir être intégrées sur d'autres sites. YouTube réagit en assurant que le partage des vidéos fait partie intégrante de cette « utilisation personnelle » : l'œuvre n'étant pas copiée mais seulement référencée. Une affaire que la Sabam continuera à suivre de près...

UNE ACTUALITÉ CHAHUTÉE POUR APPLAUSE

En avril, nous apprenions simultanément, et la séparation du groupe, et la sortie de Acids, le nouvel et dernier album de Applause (disponible unique-

ment en version digitale). Le groupe avait été quelques semaines plus tôt victime d'un cambriolage où la quasi-totalité de son matériel avait disparu. Manuel Roland, du même feu-Appraise, a quant à lui réalisé la bande-originale du film de la namuroise Vania Leturcq, L'année prochaine, sorti lui aussi en avril. Bonne route aux membres du groupe.

52 MILLIONS DE DOLLARS POUR LE RENOUVELLEMENT DES PUBLICS

La Fondation américaine Wallace a débouqué 52 millions de dollars afin d'encourager les initiatives originales visant à renouveler le public des arts vivants et notamment celui du classique qui n'échappe pas au phénomène du vieillissement de l'audience. Épinglons l'organisation de concerts dans des lieux de cultes, d'ateliers avec des chœurs, de séries de concerts mariant musique contemporaine et rock indépendant.



D6BELS MUSIC AWARDS

Un événement de prestige pour les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Un événement qui a pour vocation de célébrer le talent musical des artistes de notre Communauté, à l'instar des Victoires de la Musique (France) ou des MIA's (Flandre) et ce, au cours d'une cérémonie de remise des prix diffusée en direct sur La Deux (le 22 janvier 2016). Une visibilité télé qui fait cruellement défaut aux Octaves de la Musique... Se sont associés pour l'occasion : la RTBF, la Sabam, BEA Music avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Quelles seront les catégories représentées ? On retrouvera : album de l'année, artiste solo de l'année, groupe de l'année, révélation de l'année, concert de l'année, hit de l'année, artiste / groupe La Première de l'année, artiste / groupe VivaCité de l'année, artiste / groupe Classic 21 de l'année, artiste / groupe Pure de l'année, viral de l'année, musicien de l'année, clip vidéo de l'année, auteur / compositeur de l'année (prix Sabam), prix d'honneur de l'année (voté selon le choix du comité du jury).

Plus d'infos : www.rtb.be/d6belsawards



LE DNA N'EST PLUS

Vive le Soul Inn

Le légendaire bar rock DNA a fermé ses portes il y a quelques semaines déjà mais le lieu n'a pas disparu pour autant. Rebaptisé Soul Inn, le son y sera plus « black music » que « black metal ». Repris par deux DJ's bien connus des nuits bruxelloises, Funky Bompas et DJ Reedoo, l'axe sera plutôt disco, funk, hip hop et délaissera les lourds décibels autrefois appréciés par le public du DNA. Une nouvelle histoire qui commence !

QUAND LA FNAC SE MET AU DÉPÔT

Nouveauté? Pas vraiment. La Fnac travaillait déjà en direct sur ce mode-là avec les petits labels indépendants. Mais ici, il s'agit d'un véritable mode opératoire qui sera mis en place pour la vente d'une grande partie des catalogues proposés. Le dépôt, c'est quoi? Le magasin n'achète pas le stock et ne rétribue le distributeur qu'une fois la marchandise vendue. Ce qui normalement permet de mieux gérer les flux financiers... et de proposer une offre plus large car les risques sont moins importants. On verra.

RPI & DÉCLARATION FISCALE

L'administration a apporté quelques modifications au mode d'emploi qui accompagne la déclaration fiscale où il est à présent fait mention du RPI, une nouveauté 2015. Cela n'a toutefois engendré aucun changement, à savoir que vous ne devez déclarer vos RPI qu'en cas de dépassement de plafonds autorisés (vous devrez alors déclarer le montant total perçu qui sera requalifié en revenu et taxé comme tel). Rappelons que si vous êtes au chômage et que vous travaillez avec les RPI, vous devez toujours noircir la case correspondant à votre jour de travail sur la carte de pointage.

REAL BOOK BELGIUM

À l'instar des Real Books américains originaux, véritables bibles des jazzmen du monde entier, le Real Book Belgium est un recueil de partitions, à diffusion nationale et internationale, mettant en valeur le patrimoine musical belge, francophone et néerlandophone. Le Real Book Belgium comprend une centaine de compositions de formes musicales ouvertes, sur le modèle des standards de jazz, tout comme le fameux Real Book original. Les compositions proviennent de compositeurs belges de jazz, mais aussi de compositeurs de musiques contemporaines, plusieurs d'entre eux étant ouverts aux deux univers. Le Real Book Belgium s'adresse principalement aux élèves des académies de musique, des conservatoires, mais aussi aux musiciens autodidactes, qu'ils soient amateurs ou professionnels, tant sur le territoire belge qu'à l'étranger.

Plus d'infos sur www.jeunessesmusicales.be

DIS-MOI COMMENT TU RÉFLÉCHIS, JE TE DIRAI CE QUE TU ÉCOUTES

C'est l'objet d'une étude "scientifique" menée par l'Université de Cambridge et parue dans la revue scientifique Plus One le 22 juillet.

4.000 personnes sondées ont noté de 1 à 10, cinquante morceaux correspondant à 26 styles de musique différents. Résultat: on pourrait distinguer deux groupes de personnes. Les « empathiques », centrés sur les émotions et réactifs à autrui, préfèrent la pop, le soft rock, la folk ou encore le r'n'b. Les « systemizers », qui se caractérisent par un esprit plus logique, seraient plutôt friands de punk, metal ou jazz d'avant-garde. Des travaux qui pourraient être à long terme utiles dans l'accompagnement des personnes autistes ou être appliquées aux thérapies musicales. Et bien sûr, les chercheurs soulignent... l'intérêt commercial. En cernant la personnalité d'un utilisateur, des applications musicales pourront lui recommander des chansons « à son goût ».

À lire sur lesinrocks.com et metronews.fr



FOCUS CULTURE 2014

Le rapport de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Quatrième édition du Focus Culture, le rapport de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui informe public et professionnels des éléments qui ont marqué l'année 2014 en matière de politiques culturelles. Un rapport qui se veut didactique, informatif et transparent pour donner les éléments clés à l'ensemble des acteurs et des usagers de la Culture. Deux parties s'y côtoient: la première, intitulée « Faits » consiste en l'analyse des dépenses réalisées par la Fédération Wallonie-Bruxelles en matière de culture. La seconde partie, « Tendances », donne cette année un coup de projecteur sur certaines thématiques telles que le théâtre, le décret relatif aux centres d'expression et de créativité, la création numérique, etc. L'année 2014 a également été marquée par la mise en place d'un nouvel exécutif avec de nouvelles équipes et de nouvelles dynamiques. « Bougez les lignes » des politiques culturelles et construisez la nouvelle offre culturelle du XXI^e siècle. Le rapport est disponible sur le site www.culture.be.

TROIS NOUVELLES CHÂÎNES THÉMATIQUES POUR LA RTBF

Dans une interview donnée à la Libre le 28 juin dernier, Francis Goffin, patron des radios de la RTBF, évoquait la possible création de trois nouvelles chaînes à destination des publics délaissés par les programmations actuelles, ce qu'il appelle notamment *les publics issus de la diversité*. Il faut admettre que l'on fait de la radio pour les « pure white », y disait-il. Il y a aussi le fait que la radio lutte contre le vieillissement du média en engageant toujours des jeunes. Du coup, on délaisse un peu les seniors. Et puis il y a des thématiques musicales qu'on doit encore identifier. Plus de place pour la musique « belge » et, disons, alternative? A faire à suivre!

CLASSIC ACADEMY, DEUXIÈME!

Pour sa deuxième édition, la Classic Academy de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège a récompensé le percussionniste de 23 ans, Maxime Charue. Ce concours est ouvert aux étudiants des Écoles supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Les finalistes ont l'occasion de se produire avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège. Et ce sont les musiciens et le public qui sont appelés à voter. Quatre candidats étaient sur scène: le percussionniste Maxime Charue (Arts² de Mons), le ténor Pierre Derhet (IMEP Namur), la tromboniste Charlotte van Passen (Conservatoire royal de Liège) et la saxophoniste Nozomi Sakai (Conservatoire royal de Bruxelles). Maxime Charue remporte le Prix des Musiciens et le Prix du Public. Il sera invité à se produire, avec l'Orchestre, lors de la Fête de la Musique 2016. Le ténor Pierre Derhet s'est classé second.

LES CHIFFRES!

VivaCité et Bel RTL au coude à coude. La RTBF (toutes chaînes confondues) est leader pour les radios.

1. Vivacité 15 %
2. Bel RTL 14.1 %
3. Radio Contact 12.9 %
4. Nostalgie 11.9 %
5. Classic 21 9.4 %
6. La Première 6.7 %
7. NRJ 6.4 %
8. Fun Radio 3.8 %
9. Pure FM 3.7 %
10. Musiq'3 2.3 %



© Claire Ringlet

ENTRETIEN

Patrick Leterme

OKILÉLÉ, UN OPÉRA POUR ET PAR DES ENFANTS

Fort de son succès avec *Brundibár* en 2014, le Festival de Wallonie signe en 2015 une adaptation du livre de Claude Ponti, *Okilélé*. Un opéra pour et joué par les enfants, piloté par Patrick Leterme et Vincent Goffin. Un projet ambitieux, adapté à tous les publics et qui ravive nos souvenirs d'enfants.

AYRTON DESIMPELAERE

Véritable homme orchestre, Patrick Leterme conjugue à la fois le métier de musicien par le biais de sa passion pour l'accompagnement du chant et celui de producteur et animateur de radio. Après une année riche en projets, le pianiste belge revient sur scène pour présenter un univers qui le passionne : le travail musical avec des enfants. *Okilélé* véhicule des messages clairs et simples : respect, bienveillance, amour... Retour sur un parcours passionnant avec Patrick Leterme.

Quelle est la genèse du projet *Okilélé* ?

Patrick Leterme : L'origine du projet date des années où j'enseignais la formation musicale en académie. C'est une matière que j'aimais bien enseigner puisqu'il s'agit d'enfants qui chantent et qu'on est là au début de tout ce qu'il se passe en musique. Avec la classe de première année, je voulais une histoire que l'on puisse raconter en accompagnant le programme pour en faire ensuite un spectacle. Je suis alors tombé sur *Okilélé* de Claude Ponti, auteur magnifique et créatif dont l'univers n'est pas du tout infantilisant. *Okilélé* contient suffisamment d'images de personnages diversifiés pour suggérer des tableaux très différents. C'était alors un projet pédagogique de plus petite ambition, d'une vingtaine de minutes, contre 50 maintenant. De fil en aiguille, j'ai arrêté d'enseigner en académie mais le souhait de travailler avec les enfants était toujours là. Après *Brundibár*, c'était vraiment intéressant d'avoir une création. Une création, c'est exister aujourd'hui, avoir notre produit propre, quelque chose qui n'a pas été fait ailleurs. C'est beaucoup de travail, mais ça reste quelque chose de beau et excitant.

Que reste-t-il de la première version ?

Il reste peut-être 15% en commun avec la première version. À l'origine, c'était des petites chansons à une voix très courtes. Ici, le projet avait une autre ambition : tournée, orchestre de douze musiciens, captation radiophonique et télévisée... C'était évident pour moi que j'allais revoir entièrement la partition. Il y a toujours par exemple la chanson *Sous levier*, en mineur et à trois temps puisque nous étudions à ce moment-là de l'année la mesure à trois temps avec les élèves. Mon souhait pour reconnecter avec cette vocation pédagogique est maintenant d'obtenir une édition chant /

piano qui puisse servir de méthode d'apprentissage pour la formation musicale. Mais le plus important à mes yeux, c'est que le projet dans son état actuel ne soit pas un projet pédagogique mis sur scène mais davantage un spectacle que l'on peut regarder sans se douter un instant que telle pièce était conçue pour les doubles croches.

Qu'est-ce qu'un opéra pour enfants ?

Il existe deux types d'opéras pour enfants : des opéras imaginés et chantés par des adultes et destinés aux enfants, comme le *Petit ramoneur* de Britten, et des opéras pour enfants chantés par les enfants eux-mêmes. J'aime beaucoup cette appellation car c'est l'idée que le terme « opéra », qui s'adresse traditionnellement aux adultes, existe aussi pour les enfants et à leur niveau. Que ces enfants aient eu contact avec le mot « opéra » sans que ça ne leur fasse peur, fait que le mot a existé dans leur parcours de vie, et ce n'est pas un détail. Toutefois, dans *Okilélé*, on n'est pas dans une définition stricte de l'opéra puisqu'il y a du texte parlé entre les morceaux et le chant n'est pas lyrique. En revanche, le moteur, c'est la musique et c'est en cela que ce n'est pas pour moi du théâtre musical. Les textes sont relativement courts et la musique n'agit pas comme parenthèses musicales.

Okilélé s'adresse-t-il aussi aux adultes ?

Ce n'est pas un spectacle infantilisant où les adultes se disent après trois minutes : *c'est bon, on a compris*. Mon obsession est qu'il ne faut pas prendre les enfants pour des gosses. Comme dans beaucoup d'histoires pour enfants, le niveau le plus important de narration est celui relayé par des images, des créations et des situations qui parlent d'émotions, que les enfants prennent sans devoir les décortiquer et les expliquer. Les enfants ont accès aux émotions comme les adultes, mais de manière différente. La peur d'un enfant est différente de celle de l'adulte mais l'essence même de la peur est la même que celle de l'adulte.

Quel était le profil recherché pour cette production ?

Il n'y avait pas de critères de lecture, je voulais que ce soit le plus ouvert possible. Nous visions davantage une conscience musicale ainsi qu'une présence et une liberté dans le corps puisque la danse figure aussi dans le spectacle. Les partitions et le matériel étaient toujours envoyés avant les répétitions. La musique est bien trop complexe pour que les enfants sachent la lire. C'est une musique qui est composée volontairement pour qu'ils sachent s'y retrouver dans leurs entrées, le but étant de ne pas être limité à un langage basique pour autant.

Comment avez-vous conçu la musique ?

Au delà de l'aspect pédagogique, le projet était aussi un projet au niveau du goût. J'ai le sentiment que parfois dans l'enseignement, plutôt qu'ouvrir le goût des enfants, on le referme car c'est difficile et que pour la musique, c'est assez long à mettre en place. Au piano, on commence par des choses sur les touches blanches uniquement et toute chose en dehors de ça est une faute. L'enfant s'habitue à évoluer dans un univers très limité. Alors oui, il ne sait pas encore tout faire, mais tout ce qu'il ne sait pas faire, c'est exclu de sa pratique et c'est donc exclu de ses oreilles aussi. Mon obsession, c'était de se dire que ce serait bizarre car l'histoire le demande, mais en terme de musique, je n'ai pas du tout fait un manifeste de composition en mon nom. J'ai écrit une musique qui correspond à l'histoire. Ce qui est frappant, c'est que pour les enfants, cette musique n'est pas bizarre, c'est la musique d'*Okilélé*. Là où ce n'est pas un manifeste, c'est que par exemple l'univers de Ponti, on ne peut pas le qualifier de « vieillot » mais il est un tout petit peu désuet. Quand *Okilélé* bricole, c'est avec des clous et des bouts de ficelle et non des claviers d'ordinateurs. Même si j'ai très envie de travailler avec des éléments électroniques, ce projet-ci ne justifiait pas que je le fasse.

Que vous apportent ces projets ?

Beaucoup de choses très différentes. Lorsqu'il s'agit d'un opéra de répertoire, c'est l'épanouissement d'un musicien adulte professionnel. La comédie musicale, c'est le plaisir d'une connexion à un niveau très direct et à un niveau de spectacle complet qui n'est pas du divertissement mièvre. Pour *Okilélé*, c'est le travail avec les enfants qui est un véritable épanouissement. À titre personnel, c'est d'une part l'épanouissement de la création d'une musique que j'ai créée, et c'est aussi la connexion avec l'enfant que j'ai été. Je n'y pense pas consciemment tous les jours, mais c'est évident que le travail avec les jeunes me connecte aux enfants de mon entourage, à des souvenirs d'enfants qui ne sont même pas conscients. Quand Mozart écrit l'air de *la Reine de la nuit*, son contentement n'est pas d'avoir des connaisseurs qui trouvent l'air intéressant, mais plutôt d'avoir des enfants qui regardent la scène avec sourire. D'ailleurs, *La Flûte enchantée* est sans doute l'œuvre la plus universelle puisque enfants et adultes partagent la scène.

Faut-il proposer de nouvelles formes de représentation ?

Que ce soit dans l'esthétique musicale en terme de composition qu'en terme de format de concert, il faut évoluer. Mais renouveler pour renouveler, c'est s'obliger à des expérimentations que l'évolution de la société n'a pas demandé. Il y a des choses inscrites en l'homme depuis toujours et qui évoluent. Mais vouloir les faire évoluer par principe, c'est totalement creux. Bien sûr, il faut réfléchir, mais dès qu'on s'oblige à être absolument décalé, on tombe vite dans du n'importe quoi.

Et sur le renouvellement du public dans le milieu classique ?

Je dirais qu'il y a une évolution de la société qui fait que la musique électronique a son existence, et je ne dis pas que l'instrument acoustique disparaîtra. Mais pour pas mal de jeunes aujourd'hui, la pratique naturelle de la musique se fait sans passer par un instrument acoustique, fait impossible il y a 50 ans. La part de la musique pratiquée sur un instrument diminue parce que les jeunes sont en moyenne davantage sur un clavier d'ordinateur que sur un clavier de piano. Le défi, c'est trouver quels sont les formats de concerts qui fonctionnent bien. *Okilélé* est un spectacle où se côtoient divers volets : décors, histoire, texte, et ces choses-là aident beaucoup les gens à aller vers la musique. Ce qui me tient à cœur, c'est d'avoir quelque chose

de fédérateur qui en même temps expérimente et ne coupe pas le fil du contact, de la connexion. Il faut trouver des portes d'entrée, mais vouloir enfoncer des portes d'entrée et perdre le lien avec le public, ça ne m'intéresse pas du tout.

Claude Ponti est un auteur de littérature de jeunesse et illustrateur français dont l'imagination est insatiable. Auteur créatif dont l'univers se caractérise par une série de symboles, d'images et de jeux de langage, Ponti développe un travail autour de l'amour et de l'humain, en faisant passer l'humain avant des questions de suspense ou d'évènements futiles. En 1993, Pon-

ti écrit *Okilélé*. Okilélé, dont les parents, ses frères et sa sœur s'exclament à la naissance : « Oh ! Qu'il est laid ! », est un personnage fragile et rejeté dont la sensibilité et la créativité remettent en question le jugement des autres. Comme dans beaucoup d'autres livres de l'auteur, le récit d'*Okilélé* repose sur une quête initiatique. Dans un univers sensible et tendre, Okilélé découvre le monde sous un autre œil, s'enrichit de toutes ses expériences et trouve finalement sa voie. Entre le rêve, l'humour et la poésie, Ponti crée chaque jour des œuvres aux valeurs universelles que sont l'amour, les relations familiales, la différence, la construction de soi...



© André Michig

RENCONTRE CELTIQUE PUNK

'The Black Tartan Clan

NO RULES, GREAT SCOTS

Comme sortis des eaux du Loch Ness, six gars de chez nous traversent Bruxelles en kilt, exhibant des corps tatoués aux couleurs de leur amour commun. L'Écosse au cœur et la cornemuse dans le sang, les mecs du Black Tartan Clan attrapent la carafe de whisky des Dropkick Murphys et lèvent leurs verres de pur malt à la santé des vrais punks. Venus de Wallonie, de Flandre et de la Capitale, ces Belges aux surnoms improbables (MacTouche, MacHoze, MacPië, MacMarsh, MacAël et MacHoze Jr) brandissent le glaive de William Wallace sur les hauteurs d'un rock qui ne craint pas les clichés. En randonnée dans les Highlands, les musiciens nous exposent l'âme du Black Tartan Clan. Point par point.

NICOLAS ALSTEEN



© Raphaël Meert

Musique celtique

MacTouche : On y est venu en 2008. À l'époque, je jouais avec MacPië dans un autre groupe de rock. Un jour, on s'est mis en tête de reprendre *Scotland The Brave*, hymne traditionnel écossais aux relents patriotiques. Mais les autres musiciens n'étaient pas très chauds pour se lancer là-dedans. On a donc fait scission. On s'est alors tourné vers la cornemuse de MacHoze pour former un nouveau projet : The Black Tartan Clan. Dès le départ, on a eu envie d'incarner une version punk de la musique celtique.

Cornemuse

MacHoze : J'en joue depuis près de vingt ans. Il ne faut pas nécessairement traverser les Highlands pour apprendre à en jouer. Moi, par exemple, j'ai suivi des cours à Bruxelles. J'ai toujours été obnubilé par la culture celtique. C'est lors de vacances en Bretagne que je suis tombé nez à nez avec un joueur de cornemuse. Ça a été « la » révélation. Le son de cet instrument me transporte ailleurs, dans les paysages d'une Écosse fantasmée.

Écosse

MacPië : On en rêve souvent. Mais on se sent bien chez nous. Il faut d'ailleurs savoir que la Belgique est un pays celte. Dans la mythologie celtique, on trouve ainsi Arduinna, la déesse de la faune, de la chasse et des bois. C'est la protectrice des Ardennes. Le nom de cette région vient d'ailleurs de là. Donc, pour résumer, nous sommes tous celtes. Chaque année, on part ensemble en Écosse. Pour visiter, tester de nouvelles distilleries, mais aussi pour jouer. On se produit régulièrement

là-bas. Comme on est plus écossais que la plupart des Écossais, les gens respectent notre musique et la façon dont on vit leurs traditions. J'en veux pour preuve que nous avons été intronisés dans un clan jacobite écossais. Nos noms sont aujourd'hui gravés là-bas sur des tablettes en marbre.

Tatouages

MacTouche : On en a plusieurs en commun. Sur notre corps, on arbore tous une représentation de la rose albâtre (*Rose blanche de York, Ndlr*). Elle symbolise la rébellion jacobite : le soulèvement de la population écossaise contre le joug anglais. On s'est aussi fait tatouer la devise *Alba Gu Bràth*. C'est le cri de ralliement de l'Écosse libre.

Kilt

MacHoze Jr. : On le porte souvent. C'est le signe fort du Clan. Quand on se rend à une fête ensemble, on n'hésite jamais à sortir en kilt. Les gens nous reconnaissent directement. Et puis, lorsqu'on va voir des concerts, on est toujours fringué comme ça. On a vu Metallica, AC/DC et les Dropkick Murphys avec notre uniforme officiel. Nous sommes fiers de porter le kilt.

www.theblacktartanclan.com



RENCONTRE POST PUNK

The Names

RETOUR À L'ÈRE GLACIAIRE

Survivant du post-punk, rescapé de la new wave, The Names a flirté avec la légende sans jamais embrasser la gloire. En 1981, le groupe bruxellois signe un deal avec le label anglais Factory Records, voyant son nom accolé à celui de Joy Division.

Mais à trop fréquenter les fantômes, on finit toujours par flotter dans l'au-delà. Aujourd'hui ressuscitée après une longue période d'inactivité, la formation publie *Stranger Than You*, un album aux charmes atemporels.

NICOLAS ALSTEEN

Dans la vie professionnelle, Michel Sordinia signe des articles de cinéma sous la plume affûtée de Louis Danvers. Dans un monde passionnel, le journaliste transporte ses émotions en musique. Avec son groupe, The Names, il a écrit une des pages d'or du rock alternatif en Belgique. Album culte, *Swimming* plonge au cœur du mouvement new wave, quelque part entre Joy Division et The Cure. En 1982, cet écrin de romantisme électrique circonscrit le son de l'époque. Malgré la justesse du propos, le groupe se délite et, dès 1984, débranche les amplis. *Le mot séparation est un peu dur pour évoquer la fin de The Names*, remarque Michel Sordinia. *On a plutôt fait face à une sorte de lente et inévitable extinction. Elle s'explique d'abord par l'échec commercial de Swimming... À partir de là, on a réalisé qu'on ne pouvait pas vivre de notre musique. Dans le même temps, on terminait nos études: on s'apprêtait à quitter le confort du cocon familial pour entrer dans la vie active. Plusieurs membres du groupe flirtaient aussi avec l'idée de se mettre en ménage. Placés les uns à côté des autres, ces éléments ont mis un coup d'arrêt au projet. Pourtant, trois décennies après sa sortie, *Swimming* ne sent toujours pas le renfermé. Mieux, les chan-*

*sons de l'album culbutent des mélodies et des idées qui, depuis, ont fait école dans les catalogues des nouvelles institutions de la planète rock (Sacred Bones, Captured Tracks, Born Bad). De quoi se poser des questions sur les raisons du four éprouvé par The Names. D'abord, j'ai commis une erreur. Après l'enregistrement de l'album, je suis entré en contact avec Michel Duval, instigateur du label des Disques du Crépuscule et tenancier de l'enseigne Factory Benelux. Quand il m'a demandé sous quelle étiquette je souhaitais sortir *Swimming*, j'ai répondu que ça m'importait peu. Grave erreur. À l'époque, l'aura du label Factory aurait certainement facilité la mise en lumière de notre musique. Ensuite, il y a eu la mésaventure *Night Shift*. En 1981, ce morceau s'est retrouvé catapulté «Single of the Week» dans deux magazines anglais de référence (Sounds et NME). En neuf jours, on a écoulé dix mille exemplaires du 45 tours. Mais le label Factory n'a jamais consenti à represser le disque... Tony Wilson, le patron du label m'a juste écrit: C'est génial, ça va faire un superbe objet de collection! Je pense que cette décision nous a mis un fameux bâton dans les roues. En repressant le single, Factory aurait encore vendu un paquet de 45 tours, tout en établissant notre nom en Angleterre. Tout ça aurait pu changer le cours de l'histoire...*

NOUVELLE VAGUE

Début du 21^e siècle. Le label mancunien Factory Records est officiellement devenu une enseigne culte de chez culte dans le cœur des amateurs de new wave. Si The Names n'est plus, le nom du groupe circule régulièrement dans les cercles spécialisés. *À un moment, plusieurs sites consacrés aux artistes de ce label ont émergé sur la toile. Une page dédiée à The Names a même vu le jour aux USA. Dans la foulée, en 2007, nous avons été contactés par un passionné qui souhaitait organiser une soirée Factory Records dans l'enceinte de La Raffinerie. L'endroit est hautement symbolique. Il s'agit en effet de la salle de l'ex-Plan K, toujours implantée sur le trottoir de la rue de Manchester (ça ne s'invente pas), à Molenbeek-Saint-Jean. C'est là que Joy Division a joué son premier show en dehors de l'Angleterre. Là aussi que s'est établi le quartier général du post-punk et de la new wave en Belgique. On a accepté l'invitation. Ce qu'on ignorait, c'est qu'on allait jouer devant 1.300 personnes surchauffées. Ce soir-là, on a compris qu'il se passait encore un truc. Les six premiers rangs connaissaient nos paroles sur le bout des doigts. On était soufflé. Dans le mois, on recevait des propositions de concerts provenant des quatre coins d'Europe. Cet événement marque le point de départ d'une*

renaissance. Courant 2009, le groupe retrouve le chemin des studios et sort un nouveau disque de son chapeau, le mitigé *Monsters Next Door*. Aujourd'hui, sans nostalgie, The Names renoue avec son passé. Sur l'album *Stranger Than You*, les chansons soulèvent les chœurs et bombent le torse pour braver les ambiances sombres et solennelles d'un son venu d'une ère glaciaire. *En 1981, l'envie de signer chez Factory était ultra motivée par notre volonté de bosser avec le producteur Martin Hannett. Depuis la sortie de Unknown Pleasures, c'était devenu une obsession. Cet album de Joy Division était un véritable OVNI. À l'époque, rien ne sonnait comme ça. C'était une révolution. Hannett est devenu une figure sacrée: il était la main et l'oreille de Factory Records (The Durutti Column, Section 25, A Certain Ratio, Ndlr). Il a créé un son. C'est lui qui a produit toute la discographie de notre « première vie ». Quand on partait enregistrer avec lui à Manchester, c'était fort différent d'aujourd'hui. En 1981, je doutais beaucoup. Travailler avec quelqu'un comme Martin Hannett renforçait ton crédit à l'égard du monde extérieur. Son génie et son inventivité se faisaient sentir dans toute une série de prises de décision qui, alors, méchappaient. Maintenant, ce n'est plus le cas. Martin n'est plus là. Désormais, on travaille de façon plus intuitive. On crée davantage de choses dans l'instant. Hands Off Love, par exemple, est un morceau qu'on n'a jamais répété. Il est né en pleine session d'enregistrement. Tout comme What She Knows About The Night. Pour enregistrer ce disque, j'ai ressenti le besoin de m'immerger en studio, quitte à dormir dedans. Si aucune chanson du nouvel album n'a été écrite dans les années 1980, *Stranger Than You* confronte inlassablement ses guitares à l'histoire. Avec cet album, on a opéré un effort conscient pour renouer avec le son de nos débuts. C'est pour cette raison qu'on a décidé de revenir sur Factory Benelux et qu'on a repris une œuvre de Benoît Hennebert pour illustrer la pochette. Retravailler avec le gars qui a signé l'artwork de *Swimming*, c'est une façon de rabibochoer la ligne du temps, de rapprocher les deux périodes de la vie du groupe. Dans mon esprit, *Stranger Than You* est le disque qui aurait dû suivre *Swimming*. C'est son vrai-faux frère en quelque sorte. C'est une suite, livrée avec une certaine distance. L'idée n'était pas de singer notre premier album, mais d'essayer de retrouver une cohérence esthétique. Mission accomplie.*

www.thenames.be

RENCONTRE **ROCK**

It It Anita

BIS REPETITA

Le groupe liégeois remet ça. Un nouvel EP sous le bras, It It Anita continue d'exhumer ses passions adolescentes avec un pied dans le futur et l'autre bien cramponné sur la pédale de distorsion. Soit une bonne occasion de monter le son.

NICOLAS ALSTEEN

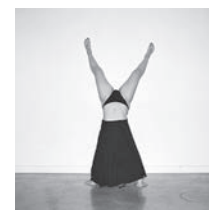


© Cérodine Jacques

a Belgique est un petit pays où chacun connaît tout le monde. Un royaume où l'on croise toujours une personne qui fréquente quelqu'un qui a vu le concert de machin avec bidule. En avril 2012, Damien Aresta et Michaël Goffard se donnent ainsi rendez-vous dans un club liégeois. L'endroit accueille les Bruxellois de BRNS. *Ce soir-là, on a évoqué un vieux rêve, se remémore le barbu Damien Aresta, chanteur de It It Anita. Adolescent, on voulait monter un groupe de post-rock, un truc à la Mogwai. Après avoir vu la prestation de BRNS, on s'est dit que c'était un drôle d'idée. Même si on reste ultra fan de ce courant musical, on est conscient de son côté vieillissant. Il fallait essayer autre chose. Pour s'inventer un son, le duo croise ses guitares chaque jeudi matin. On a répété comme ça, pendant un an, dans notre coin, explique Michaël Goffard, l'autre voix du projet. Trois cent soixante-cinq jours plus tard, les deux musiciens reçoivent un appel à la mobilisation. La requête vient de Lieutenant. Cette formation liégeoise organisait une date pour fêter la sortie de son premier enregistrement. On nous a proposé de jouer en ouverture de l'événement. Le groupe accepte l'invitation et adopte son nom de scène. It It Anita se métamorphose alors en quatuor avec l'arrivée d'une basse et d'un batteur. Début 2014, les mecs enregistrent un premier EP: cinq titres qui ravivent le tison du grunge avec un lance-flammes alternatif dégoté dans un stock du rock américain. Aujourd'hui, le groupe revient au ta-*

quet avec un nouvel EP produit par John Agnello, manitou à qui l'on doit des albums de Sonic Youth, Dinosaur Jr. ou Kurt Vile. *Il a passé une semaine en studio avec nous à Sprimont. On lui a même fait manger des boulets liégeois. Son leitmotiv, c'était le fun. L'amusement. C'est vraiment ce qu'on retient de la collaboration. De cette partie de plaisir, It It Anita tire quatre pulsions bruyantes, atmosphériques et rageuses: des morceaux expédiés pied au plancher et sans frein à main. Comme au chapitre précédent, EP#2 se dévoile sous les contours d'une pochette en trompe-l'œil: une image mettant à mal la question des genres via une entourage graphique à apprécier la tête à l'envers. L'idée, c'est de jouer sur la notion de contrôle, confie Damien Aresta. Sur nos deux pochettes, on voit une fille qui se dévoile complètement en gardant toujours prise sur son geste. On aime jouer sur cette ambiguïté. Tout ça est très étudié. Un savoir-faire figuratif qui prend tout son sens au contact d'une musique à double tranchant: un rock mutant, à la fois mélodieux et fiévreux, planant et méchamment remonté.*

www.ititanita.com



It It Anita
EP#2

Honest House Records

RENCONTRE ROCK

Gonzo

FLAGRANT DÉLIRE

Quand cinq potes d'enfance se retrouvent, ils ressassent les bons souvenirs et ressortent de vieilles vanes du placard. Baptiste Lalieux (Saule), Vincent Lontie (FùGù Mango), Geoffroy Heyne (ex-aMute), Nicolas Vandeweyer (Eleven) et Simon Bériaux (Hibou,

Clare Louise) ravivent leurs fantasmes adolescents sous le soleil californien. Planqués derrière le nom de code Gonzo, les garçons appuient sur la pédale de disto et enfilent cinq tranches de power pop sans vaseline. Entre supergroupe et méga déconne, Gonzo voit la vie en bleu. Comme la pochette du premier album de Weezer.

NICOLAS ALSTEEN

Individuellement, chaque musicien impliqué dans le projet représente un style musical singulier, radicalement différent de ce que l'on peut entendre chez Gonzo. Qu'est-ce qui vous rassemble ici ?

Baptiste Lalieux : L'envie de revenir à quelque chose de plus abrupt, d'appuyer sur la pédale de disto et de chanter en anglais. Moi, par exemple, avant de me lancer dans la chanson française, je jouais de la gratte dans Flip Coin, un groupe d'inspiration punk-hardcore. Par la suite, avec My Second Skin, j'ai migré vers le rock sous l'influence combinée de Radiohead et Jeff Buckley. Dans la foulée, j'ai eu l'occasion de sortir un disque de Saule... Mais je n'ai jamais renoncé à ma passion pour le monde anglo-saxon. Au départ, Gonzo était surtout un prétexte pour revoir les copains. Quand on a commencé, on jouait des reprises de Weezer, un groupe dont on est hyper fan. Sporadiquement, on donnait des concerts dans un petit café bruxellois. À chaque fois, on rencon-



Gonzo
Gonzo EP
Autoproduction

trait l'enthousiasme du public. C'est ce qui nous a poussés à aller plus loin. C'est la réaction des gens qui nous a motivés à écrire des compos originales.

Aujourd'hui, vous publiez un EP. Quelle est l'histoire de ce premier enregistrement ?

Nicolas Vandeweyer : Ces morceaux ont été enregistrés en 2007. Récemment, un pote est tombé dessus. Il était convaincu qu'on devait les sortir. On a alors envisagé de louer un studio pour retravailler les chansons. Mais là, le copain en question était formel : il fallait absolument tout laisser en l'état, conserver l'esthétique rock garage et le son cra-cra des premières démos.

B.L. : Pour une raison qui nous échappe encore, un de nos titres (*Clean*) a commencé à tourner en radio. Dans la foulée, on a reçu des propositions de concerts. Le moment semblait donc idéal pour publier ce EP.

Est-ce que ce premier épisode des aventures de Gonzo peut débouler sur l'enregistrement d'un album ?

B.L. : Ça nous semble de plus en plus évident. Aujourd'hui, Gonzo est programmé à l'affiche de différents festivals. On se produit sur des scènes de plus en plus grandes et la durée de nos concerts s'étend à chaque fois de quelques minutes. Pour tenir la cadence, on se doit de composer de nouveaux morceaux.

C'est quoi l'esprit Gonzo ?

B.L. : C'est celui qui découle des années 1990 et de tous les groupes qu'on a adoré à l'époque. Je pense à Bloodhound Gang, NOFX ou Blink 182 : des projets où on ne se prend pas la tête. Où l'essentiel se situe au niveau du fun et de la déconne entre potes. Cette philosophie transparait forcément à travers les paroles de nos chansons. Gonzo, c'est le syndrome « Peter Pan ». C'est un retour en enfance. Voilà pourquoi on joue à fond la carte du rock nineties. On cherche

un truc qu'on a perdu en cours de route : un son un peu déglingué et mal dégrossi qui sert de bonnes mélodies. Aujourd'hui, tout semble plus lisse, plus formaté, plus compressé. Ça nous excitait de replonger aux racines de notre adolescence. Après, ça ne veut pas dire qu'on fait n'importe quoi sous des prétextes rétrogrades. On a accordé beaucoup d'attention aux harmonies vocales et à la cohésion entre les morceaux. Ce projet tient la route.

Le nom de votre groupe, c'est une référence au style et à l'œuvre de Hunter S. Thompson ?

N.V. : Il y a de ça. C'est aussi un clin d'œil rigolo aux productions pornographiques des années 1990 où tout se passait dans le feu de l'action. On voit également Gonzo comme une référence au personnage du Muppet Show. C'est vraiment une ode à la « loose ». Au début, on voulait s'appeler Carlos of the Stone Age parce qu'on était persuadé que notre musique se situait quelque part entre les chansons de Carlos et les morceaux de Queens of the Stone Age.

Gonzo est-il un groupe à géométrie variable ?

B.L. : Je pense que oui. On est prêt à accueillir tous ceux qui sont dans le même délire que nous. On a d'ailleurs imaginé de monter l'un ou l'autre « featuring » pour l'enregistrement de notre disque. J'ai bien envie de choper Giacomo, le leader de Romano Nervoso. J'aime bien le gars. Je suis sûr que c'est le genre de type qui va capter notre délire. On n'exclut aucune ouverture vers l'extérieur, même si la base du groupe ne bougera sans doute jamais.

galaxygonzo.bandcamp.com

RENCONTRE EXPÉRIMENTAL

Garrett List & Vivo!

LA NÉCESSITÉ DE LA MUSIQUE POPULAIRE

Le plus liégeois des musiciens américains a ouvert la voie de l'improvisation à de nombreux jazzmans belges et leur a inoculé la curiosité et le plaisir des mélanges. S'il a toujours défendu une musique savante, il a toujours tenté de la rendre accessible.

Le projet ViVo!, qu'il a mis en musique avec un aréopage de musiciens venus de tous horizons, ne va pas dans un autre sens.

JACQUES PROUVOST

Je suis un peu radical, c'est vrai, et cela peut heurter certaines personnes, mais ce n'est pas mon but. Lorsqu'on lui demande quel est son besoin, presque viscéral, qui l'a poussé à créer ViVo!, le tromboniste plante son regard dans le vôtre, se laisse le temps d'une courte réflexion avant d'avouer: *Je suis en bataille avec la musique actuelle depuis les années 60. J'ai remarqué cela quand j'avais 22 ans, lors d'une visite chez mon psy à NY, c'était la mode à l'époque, sourit-il. Il y avait un tableau très contemporain accroché au mur, très abstrait, et mon psy comprenait. Alors, je lui ai parlé de la musique de Boulez, de mon travail avec Braxton et autres. Mais à cela, il ne comprenait rien. Par contre il comprenait les Beatles!*

Voilà le paradoxe que Garrett List aime combattre. Ce schisme entre la musique dite de « création » et la musique dite « populaire ». *Il y a eu le free jazz, auquel j'ai participé, qui a rapidement été instrumentalisé et utilisé par des intellos. Les festivals étaient subsidiés, les musiciens étaient très bien payés mais... l'énergie s'est vite envolée.*



Musique pour l'élite et musique commerciale?

Ses yeux s'illuminent et l'on devine derrière cet éclat une certaine incompréhension. Quoiqu'on en dise, Garrett List a toujours voulu décloisonner, vulgariser et oublier les différences pour élever l'esprit. *C'est pour cela que j'ai voulu créer cet orchestre, pour essayer de trouver une alternative.*

Mais alors, si tel est son combat depuis plus de cinquante ans, pourquoi a-t-il attendu si longtemps avant de créer ViVo!? *Il a fallu que je comprenne moi-même la chose, lance-t-il dans un éclat de rire. J'ai dû expérimenter, puis j'ai invité les autres à essayer de comprendre où il fallait aller. Ils ne comprennent pas encore tout. Et moi, est-ce que je me comprends moi-même? Comment faire le casting et expliquer cette vision aux musiciens? Il y a un adage qui dit: creusez où vous êtes et une fontaine jaillira. Il y avait donc une idée "régionale" et j'avais en tête des instruments spécifiques. On a fait des auditions à Aachen, Maastricht et Liège. Plus de 70 des musiciens étaient au concert inaugural en 2010. Maintenant, nous sommes 29. Il a fallu réduire. La partie savante de ViVo! est dans l'orchestration. Il ne s'agissait pas d'ajouter simplement un instrument classique pour colorer. Il cite en exemple Nirvana Unplugged en soulignant aussitôt le génie des textes de Cobain, et insiste: *Je ne veux pas que l'on pense que je n'aime pas la musique actuelle. Bien au contraire, j'y trouve des choses intéressantes.**

Organisation et improvisation

Plusieurs musiciens ont composé pour l'orchestre et il fallait mélanger classique et non classique. *C'est un travail de groupe énorme. On bouge ensemble, dans le même sens. Je n'ai pas de droit de veto. Il n'y a pas de « chef » et chacun défend ses idées. Même moi! Si je n'y arrive pas, tant pis, c'est le groupe qui décide. Le but est de célébrer les différences, car les différences sont un plus! Et l'impro dans tout ça? Il y a plusieurs façons de travailler l'impro. C'est une discussion de groupe, en répétition. Il y a quatre pilotes, mais on ne dirige jamais. Le compositeur doit avoir la possibilité de moduler sa composition après l'avoir écrite. Le jeu d'ensemble, c'est le rythme. Le présent est la seule chose qui existe! L'objectif est de rendre aux gens qui écoutent la confiance dans leur propre imagination. On se bat contre l'uniformité culturelle. Alors, si le concept semble flou ou, au contraire, évident, il faut voir ViVo! en live pour comprendre qu'il « sonne juste » dans son époque.*

www.garrettlist.com



RENCONTRE JAZZ

Le Collectif du Lion

UN 35^E RUGISSANT

Le Collectif du Lion fête ses 35 ans et, à cette occasion, publie un très beau livre, richement illustré et abondamment commenté. Collectif protéiforme, Le Lion a vécu de nombreuses aventures, faites de musique, de théâtre, d'art en tous genres et de rencontres. À la tête de ce projet, en duo avec Myriam Mollet, Michel Debrulle revient sur ce parcours étonnant.

JACQUES PROUVOST

Quelle a été l'idée de départ du Collectif Du Lion ?

Michel Debrulle : Il y a une confusion à son propos. Au départ, c'était le nom du groupe qui se réunissait au Lion S'Envoie. Il y avait Denis Pousseur, Francis Danloy, Pierre Vaiana et moi. La musique était principalement improvisée et nous avons enregistré un LP pour Igloo. Entre 80 et 82, je suis devenu gérant du Lion S'Envoie (avec Philippe Latour et Tim Garisson). Nous étions une bande de zozos qui allions tous les lundis à Paris à l'IACP, l'école d'Alan Silva, mais c'était un peu fatiguant et coûteux à la longue. Nous avons alors proposé à Henri Pousseur, qui était ouvert à tout, de faire venir Alan Silva à Liège. Le Lion S'Envoie est alors devenu le lieu de répétitions, d'expérimentations et de concerts... Musique improvisée et tradition du jazz. Ce n'est qu'en 89 que l'ASBL Collectif du Lion a été créée, pour pouvoir « déposer » nos maigres cachets et avoir des contrats en bonne et due forme. 35 ans plus tard, c'est toujours le même bordel. Heureusement, depuis 2007, nous sommes conventionnés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le Collectif a rapidement évolué ?

Oui, nous avons accueilli des groupes comme Animus Anima, Pixl, Babelouze.

Nous avons aussi établi des connexions avec des compagnies de danse et de théâtre de rue. Nous hébergeons et nous aidons ces groupes, selon nos moyens, mais nous ne sommes en aucun cas « agent » !

Comment ces groupes et artistes ont-ils trouvé le chemin du Collectif ?

Nous rencontrons certaines personnes via le conservatoire, les orchestres de chambre, les séminaires. Nous fonctionnons vraiment par affinités musicales et humaines. Si, humainement, ça ne marche pas, cela ne fera pas long feu. D'ailleurs, le sérail de l'époque est encore présent, comme Michel Massot, Thierry Devillers et quelques autres. Et quand Fabrizio Cassol a quitté Trio Bravo, parce qu'il avait d'autres projets, Michel Massot nous a proposé Laurent Dehors qu'il venait de rencontrer. Affectivement on s'est trouvé. Au fur et à mesure des années, on a cimenté cette fidélité. C'est pareil avec la nouvelle génération et la transmission va dans les deux sens : les aînés apprennent aux plus jeunes et les plus jeunes nous bottent le cul pour avancer.

S'il y a beaucoup de choses écrites, complexes, parfois même « tordues », il y a aussi beaucoup de libertés et d'impros.

On fait ce que l'on a envie de faire et que l'on ressent. On ne s'est jamais posé la

question de savoir si c'était trop jazz ou pas assez. Si c'était trop rock ou pas assez. On vient d'une époque, assez révolue, où l'on mélangeait toutes les musiques. Au Lion S'Envoie, comme au séminaire, on jouait aussi bien du jazz que du baroque ou de la musique électronique. Tout était ouvert. L'expérience et le temps nous ont appris à savoir où nous allons. On sait que si l'on va dans un sens, on peut se casser la figure car on n'a pas les moyens ou l'orchestration adéquate. Alors, on resserre un peu ici ou là mais, en aucun cas, on ne veut « formater » les choses. Et c'est ce que le livre met en évidence. Ce sont 35 ans de borderline, d'underground ou de tout ce que vous voulez, qui « s'institutionnalise » un tout petit peu car il commence à y avoir une reconnaissance. Enfin ! (Rires). Bien sûr, on sera toujours « à côté », ou pas assez « ceci » ou pas assez « cela ». Mais c'est notre marque de fabrique, notre esthétisme.

Y a-t-il un côté pédagogique au Collectif ? En voulant partager la musique dans la rue avec *Un Éléphant dans la ville* ou avec l'Orchestre des enfants, par exemples ?

Il y a le souci d'expliquer au mieux les choses, mais nous ne sommes pas une école et on ne se prend pas pour des gourous. On vient d'une époque où l'on devait aller chercher les choses. Quand on avait un atelier avec Steve Lacy, les cours n'étaient pas donnés à la manière d'un professeur du conservatoire. Alors, on le phagocytait pour obtenir un maximum d'informations, musicales et extra musicales. C'était pareil avec Garrett List. On l'appelle « le passeur » car il transmet plus que de la pédagogie, c'est un parcours de vie qu'il partage.

Reste-t-il des frustrations, des manquements ?

Le phénix doit toujours renaître de ses cendres. C'est parfois pénible. La reconnaissance a été longue à venir. Aujourd'hui encore, il faut mettre le paquet pour se faire entendre. On est toujours, soi-disant, un peu en « marge ». Mais le public en a ras la casquette de bouffer ce qu'on lui donne. Il est en demande de nouvelles choses. Si nous ne sommes pas programmés, nous nous programmons nous-mêmes. On fait des spectacles de rue, on mélange la danse contemporaine, la poésie urbaine et le jazz. Les gens sont émus et viennent nous remercier après. Mais que ne faut-il pas faire pour en arriver là!... à part un livre! ? (Rires)

www.collectifdulion.com

RENCONTRE JAZZ

Eve Beuvens

UNE PIANISTE AUX MULTIPLES FACETTES

Au programme du Gaume Jazz Festival 2013, Eve Beuvens a surpris tout son petit monde en réunissant 7 musiciens – parfois assez éloignés de son univers, croyait-on – pour proposer une musique riche, recherchée et rebondissante. Le disque, *Heptatomic*, sort en septembre chez Igloo.

JACQUES PROUVOST



© Magnone

Comment avez-vous réagi quand Jean-Pierre Bisot vous a proposé une carte blanche au Gaume en 2013 ?

J'ai pris cela comme un don du ciel ! J'avais envie d'un groupe plus large qui me permette de traduire avec des instruments réels les sons que j'imaginai sur mon piano. Le piano est passionnant car c'est un orchestre à lui tout seul.

Vous aviez déjà des compositions en tête ?

Pas vraiment. J'avais amorcé un trio qui me plaisait, avec Benjamin Sauzeau et Gregor Siedl. Guitare, sax et piano, ce n'était pas très courant. C'était, en quelque sorte, la base d'*Heptatomic*, que j'ai gardée. À eux, se sont ajoutés Grégoire Tirtiaux, Laurent Blondiau puis Manolo Cabras et Joao Lobo, une rythmique de haut vol. Je me suis même demandé dans quoi je m'embarquais. Et j'ai commencé à écrire en fonction de ces musiciens. Cela m'a pris un an.

Quelle a été la façon de travailler ?

Je suis arrivée avec des morceaux assez construits. Bien sûr, on les a travaillés et modelés ensemble, mais je pense qu'il est plus efficace, en tant que leader, d'amener des compositions assez précises, pour ne pas rester dans le flou. Mais je n'arrive pas avec une idée non aboutie. Les musiciens rebondissent par

rapport à quelque chose de concret. Cela dit, rien n'est figé, tout évolue, et je suis ouverte à toutes les propositions.

Êtes-vous arrivée là où vous le vouliez ?

Oui. Et je suis très satisfaite du résultat. Pourtant, je me suis retrouvée devant des choses qui étaient plus difficiles à jouer que je ne le pensais. Composer c'est bien, mais être confrontée à la matière réelle, avec autant de musiciens et de personnalités, c'est autre chose.

Vous êtes-vous fixée des objectifs ou des challenges, des méthodes dans les compositions ou les arrangements ?

Oui. Par exemple, je voulais faire des phrases de douze notes dans lesquelles chaque note revient une seule fois. De la dodécaphonie pour amateurs (rires). *My T.T.T.* est aussi basé sur un principe dodécaphonique, au départ c'était pour le trio. Ce sont de petites contraintes qui m'ont forcées à faire autre chose que ce que j'avais l'habitude de faire. Je propose cela au groupe et si cela ne marche pas on trouve des solutions. Sinon, je pars aussi d'impressions. *Scratching Mermaid* est parti d'un délire entre copines où l'on imaginait des sirènes chantant du rap (rires). *No Way Out Running* a été écrit dans un moment de stress, par exemple. Mais j'ai écrit pour les musiciens d'abord, pour les laisser révéler leur personnalité. Et c'est cette liberté qui donne

l'homogénéité du projet. Les musiciens s'écoutent et trouvent leur voie.

La cohérence du projet va même jusque dans la pochette, très belle, du disque.

Oui, elle raconte aussi une histoire. Je n'avais pas réalisé à quel point, au moment de sa conception, Silvano Magnone, le photographe, avait bien cerné ma musique. Il y a les références à Basie, les roses, la Joconde... et le fantôme au piano qui rappelle l'évanescence de la musique. Le texte de François Vaiana va aussi dans ce sens.

Entre les premiers concerts et l'enregistrement sur disque, il y a eu quelques changements dans le line-up.

Oui, parce que Joao avait plein d'autres projets en parallèle, et que Gregor est allé habiter à Berlin. C'est Manolo qui m'a présenté Sylvain Debaisieux, un jeune saxophoniste très inspirant, bourré de talent, qui évite les clichés. Et puis, rejouer avec Lionel dans ce contexte me fait plaisir. Je connais son jeu mais il me révèle toujours de nouveaux secrets.

www.evebeuvens.com

Eve Beuvens
Heptatomic
Igloo Records



© Isabelle van Oort

TRAJECTOIRE

Michel Winter & Mukalo Production

De Matongé en passant par Bucarest jusqu'au vrai Matongé (à Kinshasa), la route était parfois difficile mais toujours pleine de surprises pour Michel Winter. Après 25 ans de carrière en temps que manager de groupes comme Taraf de Haïdouks, Tartit, Konono N°1, Kočani Orkestar et Staff Benda Bilili, Winter n'est pas prêt à se reposer sur ses lauriers. Il vient de se lancer dans une nouvelle aventure avec Mbongwana Star!

BENJAMIN TOLLET

L'aventure musicale de Michel Winter commença dans un petit bar à Ixelles, le Mukalo. C'était en 1988, Winter et son pote Stéphane Karo, tous deux d'origine hongroise, venaient d'ouvrir un bar dans le quartier africain de Bruxelles (Matongé). *C'est là que je fis connaissance avec la musique congolaise*, raconte Michel Winter. *C'était un sérieux bordel. On s'amusaient, on faisait des concerts avec notre groupe de musique orientale. Rien n'indiquait que les deux deviendraient des producteurs importants dans des styles de musiques jusque-là méconnus.*

C'est à cette époque que Stéphane Karo tombe sur une compilation de musique des tsiganes du Taraf de Clejan. *Il a eu l'idée complètement folle de se rendre à Bucarest pour trouver ces tsiganes dont la musique nous avait tellement surpris*, raconte Winter. *Après la chute de Ceaușescu, on y est retourné à deux. On avait acheté une caméra 8 Pro à crédit et les gens croyaient qu'on était journalistes. Ce qui a ouvert beaucoup de portes. L'Hôtel Intercontinental était le seul endroit qui avait un café plus ou moins potable et on y voyait comment les journalistes s'y prenaient pour parler de la révolution. Les Anglo-Saxons partaient tôt le matin, les Français et les Italiens restaient au bar avec les putes. C'était déjà toute une étude.* (rires)

HORS-LA-LOI

La vraie étude, c'était la sélection des musiciens dans le village Clejani, un ancien pôle culturel tombé en défaveur. *Les musiciens y étaient tous restés, tous en concurrence. Les groupes se montaient et se démontraient en fonction des occasions et des cachets. Cinq cents musiciens professionnels voulaient partir avec nous! Il a fallu chercher un équilibre entre les instruments, les familles.... On a monté un groupe de 14 musiciens pour former le Taraf de Haïdouks (clan des hors-la-loi -Ndrlr). À l'époque c'était encore possible.*

Winter et Karo ont alors montré un engouement, notamment à Marc Hollander de Crammed Discs qui était d'accord de sortir l'album à condition qu'ils se débrouillent pour faire venir le groupe. Sans le vouloir, les voilà devenus producteurs. C'est le début d'une longue aventure avec le Taraf de Haïdouks, du succès et de tant d'anecdotes qu'ils pourraient en écrire un livre. *Chaque année on achetait un vieil autocar pour aller chercher les musiciens. À l'époque il fallait un visa pour tous les pays! Chaque ambassade avait sa propre politique pour décourager le passage. L'Italie par exemple n'avait pas de couloirs pour faire la file, c'était la loi du plus*

fort. Une année, on n'a pas pu quitter la Roumanie car les instruments étaient soi-disant patrimoine du pays. On a dû chercher un professeur de musique qui, en échange d'une bouteille d'alcool et d'un paquet de cigarettes, a mis des cachets sur les instruments comme quoi ils pouvaient quitter le pays, raconte Winter.

NO-MAN'S LAND

Lors d'un autre voyage, dans un vieil autocar Mercedes, un gros caillou éclate le pare-brise. *La frontière roumaine nous laisse passer en disant que les Hongrois ne nous laisseront jamais entrer. On s'est retrouvé dans un no-man's land entre la Roumanie et la Hongrie et on voyait la police hongroise faire des contrôles techniques sévères de chaque voiture. Que faire? Je me suis dit que flatter leur nationalisme ne ferait pas de tort. Je leur ai balancé: En Roumanie, je n'aurais même pas pu trouver un plastic pour couvrir le trou... C'est passé et dans un zoning industriel de Budapest, on a trouvé le pare-brise qu'il nous fallait.*

Il y a aussi eu des situations moins amusantes, comme une nuit à la frontière autrichienne... *Tout le monde dormait. Le flic disait à l'autre: Ces tsiganes, on aurait tous dû les tuer pendant la guerre. Je lui ai répondu, avec le peu d'allemand que je parle: Oui, tous les tsiganes. Et moi je suis juif, c'est quoi le problème? Ils nous ont vite laissé passer.*

Le Taraf n'était que le début de l'aventure comme producteur. Après se sont ajoutés le Kočani Orkestar (une fanfare tsigane), les femmes de Tartit (qui ont fait voyager Winter jusqu'au désert du Mali), Konono N°1 et aussi les Kasai All Stars.

C'était le début de la découverte du Congo. *Pendant longtemps, on était les seuls blancs à Kinshasa, avec les Français de La Belle Kinnoise. Et à l'époque de Konono, certains musiciens marchaient dix kilomètres pour faire des répétitions, trois fois par semaines, sans savoir où ça allait*, raconte Michel Winter. *C'est ça le plus incroyable au Congo, la manière dont les gens travaillent. Typiquement «Kin», les gens ont des rêves qui ne pourront jamais se réaliser mais ils ne renoncent pas! Ce pays me fascine et me rend triste à la fois. Triste parce que ça reste un pays tenu par une frange oligarchique qui peut changer selon les pseudo-révolutions. Mais le pouvoir reste dans les mêmes familles. Et puis il y a les églises qui disent que c'est comme ça, que Dieu le veut. Toutes ces Églises du Réveil, c'est une calamité pour le pays.*

TRADI-MODERNE

Mukalo commença comme café en 1988, devint Divano Production dès que le travail de management se professionnalisa et

redeviendra Mukalo Production en 2009 quand les chemins de Winter et Karo se séparent. Dorénavant, Stéphane Karo travaille avec les groupes tsiganes alors que Michel Winter se consacre aux groupes congolais.

Le Congo, et tout ce qui va avec: *Les visas, qu'on a, qu'on n'a pas ou trop tard. Des tournées, trop souvent annulées*, raconte Winter. Il y aura le grand succès du Staff Benda Bilili, l'implosion du groupe et aujourd'hui la montée de Mbongwana Star.

Tout ce qui est tradi-moderne m'intéresse. Je veux montrer la modernité des groupes traditionnels et leur son qui se transforme avec les technologies. On est au 21^e siècle, les musiciens ont accès aux smartphones, à internet. La musique traditionnelle évolue et c'est ce qui va la préserver, raconte Winter. C'est le défi qu'il a embrassé en acceptant de former Mbongwana Star autour de Coco Yakala Ngambali et Théo Nsituvuidi Nzonza, deux ex-membres du Staff Benda Bilili.

Entouré de jeunes musiciens de la scène de Kinshasa, ils viennent de sortir leur premier album *From Kinshasa* sur le label britannique World Circuit. *L'album fait un buzz dans le monde anglo-saxon, les gens trouvent ça super. C'est quelque chose d'inattendu, enfin quelque chose de différent venant d'Afrique. L'intérêt de World Circuit nous a étonnés car ça ne ressemble pas du tout à ce qu'ils font d'habitude. C'est justement le côté novateur qui les a séduits, même l'astronaute sur la pochette.*

Cet astronaute est une sculpture faite à Kinshasa par un artiste plasticien, et c'est ce lien entre la musique et l'art contemporain kinoïse que Winter veut d'avantage développer. *Je voudrais associer la musique à l'art plastique, les installations, des disciplines très vivantes à Kinshasa, où il y a un lien évident entre ces choses. J'aimerais parvenir à montrer cela au public en dehors du Congo.*

Michel Winter bosse sur un film sur le Mbongwana Star et il a des plans de l'autre côté de l'Atlantique, au Brésil. Il rêve de l'Afrique lusophone, tout en sachant qu'il ne peut pas tout faire. Le futur nous racontera quels pays auront la chance de recevoir Michel Winter pendant ses pèlerinages musicaux.



Kolumbo DR



La Chive Ganster © Adrian Jursich

ZOOM

Voyages d'affaires

Dans le monde musical, certains artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles vivent au-delà des frontières de la Belgique en jouant quelques concerts à l'étranger. D'autres en ont fait leur terrain de prédilection. Par amour du voyage ? Pour s'inventer une carrière à l'écart de la maison-mère ? Pour des raisons financières ? Tentative de réponses en compagnie de quelques globe-trotters croisés sur la route.

NICOLAS ALSTEEN

C'est un secret de polichinelle : en Belgique, certains projets musicaux subsistent par la grâce d'une existence scénique à l'étranger. Quelles sont les raisons de l'exode de nos artistes sur les routes du monde ? Cela tient peut-être au découpage communautaire du territoire. *Quand on a joué des concerts dans la plupart des clubs en Fédération Wallonie-Bruxelles, il faut avancer vers la Flandre*, confie Grégoire Fray, leader de Thot, groupe de rock industriel et unique ambassadeur d'un courant baptisé « végétal noise music ». *Au mieux, on va jouer deux ou trois dates de l'autre côté de la frontière linguistique. Mais ce n'est pas suffisant pour vivre de sa musique. Il faut donc tenter l'aventure à l'étranger.* En octobre, Thot repart ainsi à la conquête de l'Europe de l'Est. *La taille du pays est effectivement un obstacle*, confirme Rafael Espinel, meneur de troupe de la Chiva Gantiva, le plus colombien des collectifs bruxellois. *Et puis, les festivals d'été usent et abusent des clauses d'exclusivité. Comme ils se chevauchent dans l'agenda, c'est presque impossible de jouer plus de trois dates à la maison pendant les grandes vacances. Chaque année, on est confronté à cette situation. Financièrement, ce n'est clairement pas viable. On est donc obligé d'aller voir ailleurs.* En 2015, La Chiva Gantiva a déjà joué plus de septante concerts à l'étranger. Contre quatre apparitions sur les scènes du plat pays...

Si la Belgique n'est pas forcément un territoire de développement rêvé pour un projet musical, certains styles s'y épanouissent plutôt bien. La culture pop-rock, par exemple, semble ancrée dans les mentalités. La Fédération Wallonie-Bruxelles peut d'ailleurs faire valoir une solide expérience en la matière. Le milieu est structuré : on y croise de nombreux groupes, managers, labels, bookers, salles, festivals et quelques médias sensibles aux sons des guitares. *Les rockeurs ne sont pas forcément obligés de s'exporter*, note Olivier Grégoire, plus connu des adeptes du dancefloor sous le nom de Kolombo. *Tenant d'une house minimaliste et funky, le garçon s'exile chaque week-end au quatre coins de la planète. D'ici la fin de l'année, j'aurai joué près de cent cinquante dates à travers le monde. En Belgique, ce sera l'histoire de trois ou quatre prestations... C'est sans doute lié au contexte. Chez nous, la presse s'intéresse peu à l'electro. Les radios refusent de diffuser tout ce qui flirte de près ou de loin avec l'underground et les lieux dédiés au genre disparaissent les uns après les autres. Les clubs se volatilisent sous la pression cumulée des voisins – leurs plaintes pour tapage nocturne – et des impôts. Les taxes ont flingué la scène locale. Rien qu'à Bruxelles, par exemple, que reste-t-il comme temples de la musique électronique ? Le Fuse, le Wood et puis,.... plus rien.*

MUSIQUES STYLÉES ET AUTRES CURIOSITÉS

Certains genres musicaux s'exportent mieux que d'autres. La chanson est, par la force des mots, essentiellement confinée aux territoires francophones. Et face à de redoutables réinventeurs de sons venus de France (Arlt, Fauve, Camille, François & The Atlas Mountains, Booba, Émilie Simon, Nekfeu ou Christine & The Queens), la scène belge peine à se faire entendre sur un marché hyper concurrentiel. Electro, jazz, metal et mélodies ouvertes sur le monde semblent ainsi mieux armés pour s'aventurer au-delà de nos frontières. Mais l'appel du large répond aussi aux logiques d'un bon encadrement. *J'ai plusieurs agences de booking un peu partout, cinq en tout*, confie Kolombo en inspectant sa mappemonde. *J'en ai une pour l'Asie, une pour la Russie, une pour l'Amérique du Nord, une autre pour l'Amérique du Sud et une dernière pour le*

reste du monde. C'est fondamental de trouver de tels partenaires. Chaque agence est un stratège qui connaît les réalités du marché, les rivalités locales et les bons clubs. Du côté de La Chiva Gantiva, on peut compter sur le soutien de six bookers à l'international. *Pour ça, il me semble essentiel de participer aux marchés conçus à l'attention des professionnels*, remarque Rafael Espinel. *Il y en a dans tous les styles: Womex, MaMA, Midem, Great Escape, Eurosonic... C'est là qu'on peut trouver les bonnes personnes. L'année dernière, on a joué un excellent concert dans le cadre du Womex. On a rencontré un énorme succès. Depuis, notre agenda à l'étranger ne désemplit plus. C'est peut-être une question de curiosité aussi*, ajoute Kolombo. *L'electro a connu son heure de gloire en Belgique. Après la new beat, on était super fort. Comme les Allemands. Maintenant, je ne sais pas... Les gens sont peut-être blasés, un peu fatigués. En Argentine ou au Paraguay, une petite soirée, c'est directement mille personnes. Là-bas, les gens vont vers la nouveauté.* La Chiva partage également le constat : *Là, on vient de jouer à Los Angeles. On était programmé dans un club retiré dans la montagne. En débarquant sur place, j'ai flippé. Je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un puisse venir se perdre en bagnole jusque-là pour venir voir La Chiva Gantiva. Le soir du concert, plus de six cents personnes se sont pointées sur notre seul nom... Je n'y croyais pas. Je pense que les Américains, par exemple, sont assez curieux. Ils fonctionnent pas mal au bouche à oreille.*

En Belgique, il y a une certaine frilosité des organisateurs à faire jouer un groupe comme Thot, affirme Grégoire Fray. *C'est sans doute lié au style musical. Si je prends le cas typique de la République tchèque, les promoteurs tentent plus souvent le coup. Même si les quinze/trente-cinq ans écoutent principalement de la musique « mainstream » et tout un tas de groupes anglo-saxons, il y a quand même un intérêt pour les genres de niche qui, là-bas, seront programmés sur des grandes scènes. Jouer à l'étranger, ça doit quand même faire partie d'un plan de développement. Des échos positifs dans un autre pays peuvent avoir des effets positifs en Belgique. L'intérêt est là aussi. Surtout, partir en tournée, c'est aller au-delà des clichés. Ça me semble vachement important pour un groupe de tenter l'expédition. C'est une excellente école. Au-delà de tout aspect carriériste, c'est d'abord une aventure humaine et la garantie de s'améliorer en tant que musicien. Pour moi, ça reste la meilleure façon d'avancer.*





ZOOM

Un nouveau souffle d'insoumission

Dans une Amérique fondée sur la ségrégation des races, le jazz a, dès les années 1930, joué un rôle social, faisant petit à petit reculer la ségrégation raciale sur les scènes, parfois dans les salles. Au fil du temps, la note bleue est, elle-même, devenue une impressionnante force d'intégration, par exemple de musiques brésiliennes, cubaines. À la fin des années 1950, l'apparition du free jazz, basé sur l'improvisation libre, a coïncidé avec la révolte de la communauté noire. Le rejet global des règles établies, en même temps que le retour à des sources comme le gospel et le blues, a marqué une réappropriation de l'expression par les artistes afro-américains. Mené par Ornette Coleman, Eric Dolphy, Cecil Taylor, Don Cherry et, de manière plus mystique, par John Coltrane, le free jazz a été l'une des bandes son de la lutte pour les droits civiques,

Si j'ai tenu à renouer ce lien entre jazz et politique, c'est parce que l'attitude philosophique inhérente au free jazz nous invite à ne pas accepter les règles préétablies visant à conditionner tout un chacun à une forme d'acceptation soumise écrit le saxophoniste Manuel Hermia, en préambule à son album *AUSTERITY... and what about the rage*. Laurent Blondiau, trompettiste/bugliste, travaille aussi sur l'intégration sociale et culturelle, que ce soit dans les quartiers pauvres de Bruxelles ou avec les artistes africains. Ils ne sont que deux exemples de jazzmen belges engagés qui refusent les ghettos et considèrent la musique non pour elle-même mais comme véhicule de liberté individuelle et collective.

DOMINIQUE SIMONET

AVEC MANU HERMIA, LE JAZZ EST UN CRI

Le disque transperce comme un violent éclair le paysage souvent trop sage de la musique. Sa pochette rouge sur blanc, son titre *AUSTERITY* en lettres capitales, son sous-titre interrogatif *and what about the rage?*, ainsi que sa musique libérée ont un très haut pouvoir détonnant. Le trio est mené par Manuel Hermia, qui n'en est bien sûr pas à son coup d'essai. On retrouve le saxophoniste flûtiste dans un grand nombre de projets aussi divers que son talent et ses envies. Mais cette fois, le musicien accapare le micro pour dire son indignation, sa colère. Si la chose n'est pas nouvelle, elle s'est faite rare. Ce n'est pas le premier disque du trio, mais c'est le plus incendiaire.

Qu'est-ce qui est à l'origine de ce trio ?

Manuel Hermia : L'aventure correspond à une liberté que j'avais envie de prendre depuis longtemps. C'est une liberté que de jouer seulement avec une basse et une batterie, sans harmonie. La liberté, ça se partage. Pendant des années, je n'ai pas su avec qui travailler, et la première fois qu'on a formé le trio, on a donné deux ou trois concerts et on est passé en studio. C'était la bonne alchimie.

Comment est venu l'engagement très net du deuxième album ?

Avec le trio, nous avons beaucoup joué en 2011, à une époque où il se passait pas mal de choses en politique européenne. Le hasard a fait qu'on a joué dans un Portugal en grève par exemple. Sur scène, on allait déjà plus loin que sur l'album. On avait déjà une histoire et des habitudes très énergisantes sur scène, avec des moments de folie. Je vise certes un jazz très libre, et j'aime aller dans les extrêmes, dans le cri comme dans la douceur. Mais je tiens aussi à rester accessible pour l'auditeur. Durant cette tournée, je suis arrivé avec *AUSTERITY* et j'ai expliqué le pourquoi du morceau. *On trouve qu'aujourd'hui, en Europe, il y a une urgence et on va vous jouer cette vie quotidienne normale qui se dilue, qui disparaît. On va vous jouer le scandale des gens dans la rue, le chaos qu'ils vivent et le cri nécessaire pour pouvoir changer le système.* Après cela, nous pouvions gueuler comme des putois devant des publics pas spécialement portés sur le free jazz, sauf qu'au lieu d'avoir quitté la salle, à la fin, les gens étaient debout. Le nouvel album est venu de là.

Cela signifie qu'il faut apporter un sens pour être entendu.

Exactement. Je ne fais pas dans l'esthétisme. Quand j'ai une compo, une intention claire la sous-tend, et quand on fait de l'improvisation libre, on part toujours d'un principe musical ou humain qui crée le cadre. Ce peut être plein de choses. Par exemple *Infobesity* est un hommage à Ornette Coleman sur la vitesse de l'information à laquelle on est soumis, et qu'on n'a pas le temps de digérer. Il est clair que le sens participe à rendre la musique accessible. C'est comme un tableau d'art moderne: parfois, une petite explication éclaire tout.

Ornette Coleman nous ramène aux sources du free jazz.

C'est agréable de se positionner comme le free jazz l'a fait aux États-Unis dans les années 1960. Un musicien peut défendre un point de vue et participer à la traduction d'un cri. Aujourd'hui, nous avons un rapport étrange à la liberté. Notre société permet toutes les libertés et s'en vante, mais quand on se demande combien de fois on les prend, ce n'est pas souvent. Toutes nos vies quotidiennes sont très cadenassées, donc, dans la musique, on essaie de prendre toutes les libertés possibles. Je préfère d'ailleurs dire jazz libertaire que free jazz, qui est trop connoté.

Par rapport à notre société, il y a de quoi être surpris du peu de réaction face à la dégradation de la situation.

Je crois qu'en Europe, il y a encore suffisamment de confort pour que les gens n'osent pas trop s'exprimer. Il faut qu'ils se sentent vraiment en danger pour mettre les fesses dans la rue. Ici en Belgique, comme en France ou en Allemagne, on ne défend même plus les acquis sociaux. La logique capitaliste doit faire des ravages pour que les gens fassent le pas de remettre tout ce qu'ils connaissent en question.

Par contre, dans le sud de l'Europe...

Je ne prends pas position pour ou contre un parti, mais ce que je passe avec Syriza en Grèce et Podemos en Espagne est intéressant. Il n'y a pas d'Europe sociale et il va falloir la construire. L'économiste liégeois Éric Toussaint, un ami de Jean Ziegler, a fondé le CADTM, Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde. La Grèce lui a demandé de présider la commission d'audit sur la dette créée par le parlement. Sa conclusion, c'est que la dette grecque est en grande partie illégitime et odieuse. Odieuse, cela veut dire qu'elle appauvrit la population jusqu'à nuire à la santé par exemple. Illégitime signifie qu'elle a été contractée par des choix faits par des représentants non dans l'intérêt du pays mais de quelques-uns.

Vous vous tenez bien au courant...

Je suis passionné par les sciences humaines, dont j'aurais fait métier si je n'avais eu la passion pour la musique. Je ne lis pas de romans mais des essais d'anthropologie, de politique, etc. De Claude Lévi-Strauss à Jean Ziegler, et évidemment toute la branche de la philosophie orientale. Tout cela me nourrit.

Entre cela et la musique de jazz ?

Ce qui est chouette dans cette musique comme dans les sciences humaines, c'est qu'il n'y a pas une seule réponse mais une diversité qui fait la richesse des choses, de la vie. Je ne cherche pas une réponse, je suis curieux de voir les réponses.

Et la réaction du public ?

Mon engagement, je le vis en moi, mais je ne vais pas changer le monde, je le sais très bien. Tous les grands changements sont collectifs, auxquels on a éventuellement apporté son petit caillou.



LES GRANDS TRAVAUX DE LAURENT BLONDIAU

S'il est quelqu'un d'engagé dans la musique, c'est bien Laurent Blondiau, qui a toujours un projet d'avance et parfois deux trompettes en bouche. Dans les locaux de l'association MET-X, au cœur du quartier populaire de Bruxelles proche de la gare du Midi, des instruments, des étuis, des partitions. *Les projets musicaux sont des années de rencontres qui te font débouler sur des découvertes musicales*, dit-il. Tour d'horizon, le regard porté sur l'infini.

Le Mâäk

Il existe depuis bientôt 18 ans, à partir d'une « envie libertaire à la Ornette Coleman ». Tiens tiens... Au départ sous la forme d'un quartette, avec le saxophoniste Jeroen Van Herzeele qui est toujours là, le groupe a été enregistré par Bertrand Flamang, actuel organisateur du Gent Jazz et de Jazz Middelheim, dans un café gantois, Den Turk. Avec des compositions *un peu à la Ornette*, qui nous permettent d'être plus libres (tiens donc), le Mâäk a toujours aimé « sortir du cadre ». D'où l'idée de jouer dans des lieux incongrus, une laverie automatique, une boucherie bio, un garagiste honnête (sic), pour aller à la rencontre d'un public dit « du hasard ». C'est vrai que le terme jazz peut faire peur, au risque de se couper d'une partie du public non informé ou sans moyen. Le Mâäk est, par essence et comme on va le voir, un projet à développements multiples.

MET-X

À l'origine de l'association, le saxophoniste anversois Luc Mishalle, rapprocheur de cultures et de gens. Dans ce quartier très populaire et multiculturel par essence, son association MET-X propose une maison de musique urbaine travaillant sur la mixité, une chorale d'enfants, un atelier pour ados entre 12 et 16 ans, chaque samedi matin, avec Laurent Blondiau, Toine Thys, Tuur Florizoone, une fanfare appelée Remork avec rythmique gnaoua du Maroc. *Moi je suis associé avec eux au niveau artistique*, précise Laurent Blondiau. *Je passe d'une répétition à l'autre pour assurer un niveau artistique minimal. Même quelque chose de facile est toujours une vraie histoire, une raison d'être.*

Les Ventistes du Faso

De fréquents voyages en Afrique de l'Ouest et un constat : au Burkina Faso, pas facile d'être un souffleur, autrement dit un ventiste. Depuis deux ans, avec le saxophoniste Toine Thys, Laurent Blondiau mène un projet complet au travers de master class : cours de musique, fanfare des Ventistes du Faso, fourniture d'instruments, de matériel tel que huile pour trompette, anches, partitions, étuis, travail avec un luthier belge afin d'entretenir le matériel et de former une ou deux personnes sur place. Pour l'instant, le rythme est de trois fois par an, jusqu'en 2017. Un musicien burkinabé assure la continuité sur place. *En 2018, on a envie de faire se raccrocher les Ventistes à Remork*, dit Laurent Blondiau.

Kawral

Dans un des dialectes burkinabés, Kawral signifie le rassemblement, la rencontre. *Essayer de trouver une clé commune aux cultures différentes et prendre ces différences, comme des données positives plutôt que comme des freins*, tel est le propos général de Laurent Blondiau. Cela se confirme encore avec la nouvelle extension du quintette Mâäk. Kawral, c'est le projet afro-electro qui réunit des musiciens peu ou prou branché à l'électronique. Le concept est complété par cinq danseurs ouagalais de la compagnie du chorégraphe Salia Sanou. Une telle production est toujours plus longue et compliquée à mettre au point qu'un projet seulement musical. *Logistique, production, mon boulot, c'est d'organiser tout ça*, dit Laurent Blondiau. *Heureusement, c'est un aspect des choses qui ne nous rend pas malade.*

La diffusion de Kawral aura lieu en octobre 2016, au Théâtre 140, lieu de résidence à Bruxelles. *Aujourd'hui, pour garder cette liberté, on doit avoir des gens qui croient en nos projets, nous avons besoin d'être soutenus.*

Wallonie-Bruxelles International, les instances culturelles flamandes et francophones jouent le jeu ainsi que, pour les Ventistes du Faso et Kawral, le ministère burkinabé de la Culture. *À force de me démener, j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui s'engageaient, qui voulaient autre chose qu'un beau concert.*



Photographe autodidacte, fan de rock, Philippe Carly laisse traîner son objectif dans les brumes électriques depuis plus de trente ans. Planqué derrière un ampli ou assis à côté de véritables icônes, il a tiré le portrait des plus grands et immortalisé l'âme de Ian Curtis (Joy Division). L'artiste propose aujourd'hui un aperçu de ses plus beaux clichés dans un livre intitulé *New Wave Photos*.

NICOLAS ALSTEEN

www.newwavephotos.com

APERÇUS

Au cœur de la vague

Philippe Carly a 58 ans. Il a commencé la photo en 1976. À l'époque, il affiche dix-neuf ans au compteur et passe le plus clair de son temps dans les salles de concert en compagnie de sa nouvelle acquisition : un Minolta SR-T 101. *Je n'ai pas fait les meilleures photos du monde avec cet appareil. Cela dit, ce n'était pas de sa faute, sourit-il. Je suis arrivé à la photographie en dilettante. Mon père m'avait donné quelques conseils rudimentaires. Quand j'ai commencé, je bossais à l'arrache, instinctivement. Avec le temps, l'amateur s'est aguéri, posant son œil expert à quelques centimètres des légendes du rock. On découvre aujourd'hui son travail à travers les 64 pages de l'album *New Wave Photos*. Le titre de l'ouvrage surprend quand on tombe nez à nez avec Freddie Mercury sur la scène de Forest National en 1979. Ce titre fait d'abord référence au nom de mon site internet. Cela relève davantage d'un état d'esprit. C'est donc un nom à prendre au sens large. Partant de là, cet album ne se cantonne pas exclusivement à la new wave. Nimbée de fumée, la couverture du bouquin dissimule ses mystères en noir et blanc. Je ne voulais surtout pas mettre en avant un artiste plutôt qu'un autre. Cette photo a été prise au Magasin 4, juste avant un concert. C'est une belle métaphore pour évoquer le travail du photographe. Ça touche à la notion d'attente et à l'at-*

mosphère des lieux. Entre portraits et instants capturés sur scène, l'ouvrage enferme une célèbre photo de Ian Curtis : une image qui appartient désormais à l'inconscient collectif. Souvent publiée en une de nombreuses publications, rarement créditée, ce cliché est bel et bien signé Philippe Carly. Cette photo est à la fois une bénédiction et une malédiction. Beaucoup de photographes auraient aimé capturer cet instant. J'étais au bon endroit, au bon moment. Après, je suis le premier à reconnaître l'évidence : cette pellicule n'a aucune acointance avec mon talent. Ou si peu. Sa beauté mystique tient surtout au destin tragique du chanteur de Joy Division. En cela, je n'y suis pour rien. On ne m'a pas toujours attribué la paternité de ce cliché... Financièrement, c'est un peu gênant. L'autre « problème », c'est son aspect encombrant. J'ai pris énormément de photos dans ma carrière. Je n'ai pas forcément envie que les gens réduisent mon travail à ce tirage. En effet, Robert Smith (The Cure), Iggy Pop, Young Marble Giants, Peter Murphy (Bauhaus), Gary Numan, New Order, Nico, Joey Ramone (Ramones), Alan Vega (Suicide), The Jam, Killing Joke, Sonic Youth, Siouxsie Sioux (Siouxsie and the Banshees), Psychic TV ou Blondie s'affichent ici dans la fleur de l'âge. Pour l'éternité.

New Wave Photos, Philippe Carly
64 pages, numéroté, signé.

L'Espace du Son

Festival acousmatique international 2015

AYRTON DESIMPELAERE

Le Théâtre Marni accueillera du 22 au 25 octobre prochain la nouvelle édition du Festival acousmatique international *L'Espace du Son*. L'occasion de découvrir un univers encore méconnu, celui d'une musique électroacoustique qui tend davantage à mettre en mouvement le mental et l'imagination que la vue et ce, à travers la spatialisation de sons. Annette Vande Gorne, compositrice et directrice artistique du Festival, rappelle qu'un concert de musique acous-

matique est à l'opposé d'un concert traditionnel : 80 haut-parleurs, conçus selon le concept de l'acousmonium de François Bayle, se retrouvent dans la salle, en-dessous, au-dessus, à gauche, à droite, zappant ainsi la case d'interprète. À cela s'ajoutent un jeu de lumière et le travail du « spatialisateur » qui donne du mouvement à l'œuvre.

Consacré cette année aux femmes compositrices, la volonté de la fondatrice de la section électroacoustique du Conservatoire de Mons est de montrer que le programme met en évidence un fait sociologique : *La musique électroacoustique regroupe plus de femmes compositrices que d'hommes, alors que traditionnellement, les femmes se retrouvent davantage sur scène*. La jeune génération ne sera pas oubliée avec deux sessions consacrées aux œuvres de dix artistes issus des quatre coins du monde. L'association Musiques & Recherches, c'est : une 22^e édition d'un festival créé en 1984, une saison mensuelle à Bruxelles, des master classe et workshops



ainsi que l'électrodoc, une base de données de plus de 12.000 œuvres conçue dans le but de préserver toute ce qui a été produit. Élève de Pierre Schaeffer (qui créa la première œuvre de musique dite « concrète »), Annette Vande Gorne fut l'une des premières à côtoyer l'un des pionniers d'un nouveau genre, accentuant en elle cette volonté de répertoire et de créer.



LE · COM

Dis-moi comment tu t'habilles, je te dirai ce que tu chantes

Pourquoi les « métallos » font-ils tous les mêmes photos avec les mêmes cheveux et les mêmes fringues ? Pourquoi les « classiques » ont-ils toujours l'air aussi coincé, avec leur instrument sur les genoux ? Questions impertinentes ? Peut-être, mais c'est que les clichés ont la peau dure...

DIDIER STIERS

Petite blague de musicien: *Tu sais que tu joues dans un groupe de rock indé quand tu restes adepte du «no look» – les costumes de scène, c'est mal –, même si tu portes la barbe, un bonnet et un t-shirt vintage!* En d'autres termes: dis-moi comment tu t'habilles et je te dirai ce que tu chantes. Selon les genres musicaux pratiqués, les looks et les clichés qui les accompagnent ont parfois la peau très dure. *En général, oui, ça colle*, acquiesce Mathieu Golinvaux, photo journaliste (Le Soir, L'Avenir) qui vient de passer l'été dans les frontstages des festivals. *Jessaie de trouver quelques noms pour lesquels ça ne vaut pas...*

Dis-moi comment tu t'habilles... Le look punk, qui n'en était pas tellement un au départ, fut récupéré, institutionnalisé et commercialisé par ce petit malin de Malcolm McLaren. Plus généralement, combien de marques de fringues ou d'accessoires ne continuent-elles pas à nous vendre du «look rock» ou «metal»? Il faut reconnaître, cela dit, que tout en haut de la pyramide des attributs aisément identifiables, outre ceux des gothiques ceux du rock dur semblent se perpétuer depuis la nuit des temps, inchangés tant auprès des groupes que des fans. Le pantalon moule-bijoux de famille qui se décline en lycra, en jeans ou en cuir... Ce cuir et ces clous, très appréciés par les Anglais de Judas Priest: on prête d'ailleurs à Rob Halford une sorte de paternité sur cette variante S&M. Pourquoi les cheveux (souvent) longs? Les théories s'affrontent: héritage de groupes emblématiques style Led Zep pour les uns, indispensable pour le headbanging un peu stylé selon les autres... Il est vrai qu'avec une brosse de GI, c'est tout de suite plus ridicule!

CHERS CLICHÉS

Ces clichés sont malheureusement perpétués et alimentés par les différents acteurs du milieu, au-delà des groupes eux-mêmes, avance Hughes de Castillo (Liberation Frequency sur Radio Campus, ex-programmateur au défunt DNA et par ailleurs graphiste). Peut-on prendre au sérieux le visuel du Graspop, par exemple? Le pire au niveau cliché, c'est le dernier visuel de Loud. L'idée première était de sortir du délire «crâne & co». J'ai proposé un devis qui n'a pas été accepté, alors ils ont choisi des gens qui ne sont pas du milieu et qui sont revenus avec un visuel cliché dans tous les sens du terme parce que créé à partir de radiographies du corps humain!

Quand on voit par exemple des groupes tels que Kadavar, Orchid ou Uncle Acid, c'est cheveux longs, barbes, fringues vintage et compagnie. Sur la scène hardcore ou metal au sens large, il faut avoir l'air méchant et arborer un T-shirt de groupe. Avec, en bonus pour les groupes de death ou black, la cartouchière, accessoire indispensable! Même des acteurs respectés du milieu en jouent ou surjouent. With The Dead, par exemple, avec Lee Dorrian (ex-Cathedral, ex-Napalm Death), Mark Greening (Ramesses, ex-Electric Wizard) et Tim Bagshaw (Serpentine Path, ex-Electric Wizard), qui nous sort une photo promo des plus clichés! De fait: en prêtres au teint blafard sur fond mauve liturgique devant un missel posé sur un lutrin... Mais bon, eux on leur pardonne vu leur CV et le fait que finalement, ce n'est pas du chiqué!

Quand un groupe n'a pas d'idée pour la photo, résume Hughes de Castillo, un bon T-shirt Motörhead fera l'affaire... pour faire comme tout le monde! Si certains photographes contribuent eux aussi,

consciemment ou non, à perpétuer les clichés, d'autres tentent de donner des artistes une autre image. Ou de montrer qui ils sont vraiment. Le Belge Olivier Donnet, par exemple, qui les saisit tels quels à leur sortie de scène pour sa série *One Minute After*.

CÔTÉ PHOTOGRAPHES

J'aime le monde du rock'n'roll, confiait ainsi Anton Corbijn au magazine Vanity Fair, mais je me tiens à distance. Je ne me cantonne pas à la photo dite rock car elle est trop restreinte. Ce sont des portraits de musiciens, point, je ne témoigne pas d'une scène ou d'un mouvement en particulier. Jessaie de transcender mes personnages, de révéler leur humanité, leur fragilité comme je l'ai fait avec Nick Cave ou Nirvana. Cela étant, mon travail sur la tournée des Slits, par exemple, est un témoignage de ce qu'est le rock au féminin. Trois filles sur la route... Là, on touche quelque chose de très fort, de nerveux, d'abrupt.

Le cas d'Anton Corbijn est particulièrement intéressant... L'homme et ses photos sont aujourd'hui incontournables quand on évoque l'iconographie rock. À un point tel, dixit le magazine GQ, que l'imaginaire rock semble avoir été façonné par le regard de l'artiste, comme si on voyait le monde de la musique précisément par l'objectif de son appareil. Paru le 11 mai de cette année, l'article évoque *Control*, son premier long-métrage, et ce noir et blanc «corbijniens» dans lequel Joy Division et l'aube de la new wave semblent s'être figés. *Je suis flatté que vous suggériez que c'est mon travail qui a modelé l'imagerie de la new wave*, répondait alors le Néerlandais. *Mais il faut savoir qu'à l'époque, seules les stars étaient photographiées en couleur et Ian Curtis est mort avant de devenir célèbre. C'est aussi pour cela que Control est en noir et blanc. On ne l'a jamais vraiment connu autrement.*

Le travail de Renaud Monfourny, photographe, notamment pour les Inrocks, traduit une certaine proximité avec ses sujets. *Je cherche l'élément humain quand je photographie, confie-t-il. Je suis un «anti-glamour» convaincu. Alors, ça peut être le regard, le physique, la personnalité, l'attitude... Même si je n'ai qu'une minute, je trouve toujours un truc à dire pour que la personne comprenne que je ne suis pas le 53^e photographe de la semaine, mais quelqu'un qui a envie de les connaître, quelqu'un qui a un intérêt pour ce qu'ils sont.*

CASSER L'IMAGE ?

Certes, tout le monde n'est pas photographe de talent. Et puis, casser son image peut s'avérer difficile. Voire délicat quand elle fait partie du jeu. Personne n'imagine Alice Cooper monter sur scène en costume trois pièces! Mais il y aura toujours l'un ou l'autre petit malin pour tenter le coup. Même dans des genres auxquels on ne pense pas d'emblée. Côté classique, par exemple... Trilogy, c'est le... trio que forment Hrachya Avanesyan, Lorenzo Gatto et Yossif Ivanov. Les trois musiciens se sont rencontrés au sein de la Chapelle Musicale Reine Élisabeth... Ils posent malgré tout en jeans, vestes de cuir, lunettes solaires, bref, façon rockeurs plutôt que groupies d'Herbert von Karajan. Il faut dire que si détournement ou clin d'œil il y a, leur répertoire réserve l'une ou l'autre surprise, comme «L'homme à l'harmonica» d'Ennio Morricone, ou le thème de Pulp Fiction par Dick Dale...

Et, pour en revenir quelques secondes encore à nos amis métallos, je m'en voudrais de ne pas mentionner Okilly Dokilly, un groupe de l'Arizona qui a pris Ned Flanders, l'un des personnages des Simpsons, pour «role model». En tout cas pour exemple vestimentaire puisque les cinq hurluberlus arborent tous la paire de lunettes, la moustache et le magnifique pull vert par-dessus la chemise rose, comme dans la série... Ce n'est quand même pas compliqué de faire un effort!

DÉCRYPTAGE



LE HIP HOP, UNE CULTURE INFLUENTE ?

Les rappers sont partout ! À la télé, à la radio, dans les festivals, partout ! Certains sont devenus des artistes influents, d'autres des entrepreneurs fortunés. Parfois les deux en même temps, aussi... Quelques scientifiques se sont penchés sur leur(s) cas et leur conclusion peut paraître étonnante : il y a longtemps que l'histoire de la musique n'avait plus vécu un événement aussi important !

DIDIER STIERS

Si il faut en croire une étude menée par l'Université et l'Imperial College de Londres, les « hit-parades » made in USA auraient vécu trois révolutions : l'arrivée des rockeurs britanniques à l'aube des années 60, la new wave au début des années 80 et l'émergence du rap en 91. Et selon les chercheurs impliqués, peut-on lire dans *La Presse (Canada)* : *L'avènement du rap et des genres qui y sont liés représentent « l'événement le plus important à avoir formé la structure musicale des palmarès américains dans la période étudiée »*. Leur conclusion est fondée sur l'analyse informatique (d'extraits de 30 secondes) de 17.000 chansons tirées des charts pop américains, de 1960 à 2010. Kendrick Lamar, Kanye West et Public Enemy plus influents que Lennon, Keef, Roger et les autres ? Ne le dites pas à Éric Zemmour : il en avalerait de travers son yaourt au bifidus actif ! Plus sérieusement,

cela voudrait dire que même si certains produits sont aussi commerciaux côté rap que dans d'autres genres, c'est sur la scène hip hop que travailleraient les artistes les plus créatifs du moment. Les plus créatifs, et donc les plus influents.

Quid de ce côté-ci de l'Atlantique ? Un coup d'œil sur l'Ultratop, en cette moitié de mois d'août... Dixième dans les meilleures ventes d'album : *Feu*, de Nekfeu, le « bogosse » du groupe français 1995. Quinzième : BigFlo & Olli, les frangins toulousains qui jouent dans *La Cour Des Grands*. Plus loin : Black M, le garçon qui a vécu plein de move sur sa route... Il y a du Maître Gims et du Nekfeu encore parmi les singles bien classés, du Soprano et le dernier Akro en date aussi. A\$ap Rocky, Eminem et Kendrick Lamar squattent les nouveautés en téléchargement. Et surtout, le nouvel (et dernier) album de Dr Dre est attendu comme la pierre philosophale et le Messie réunis. Bref : du français, de l'américain et un peu de belge.

Un peu de belge... De quoi se demander ce que pèse le rap en Fédération Wallonie-Bruxelles. Une chose est sûre : ce n'est pas forcément dans les chiffres de vente que se trouve la réponse. La Belgique n'a ni poids lourds ni grandes gueules à la Booba, ni phénomènes comme BigFlo & Oli qui font exploser le compteur de clics à chaque nouvelle vidéo balancée sur YouTube. Mais l'accueil réservé dans les festivals cet été aux revenants de Starflam fut impressionnant. Difficile aussi de passer à côté de « p'tits jeunes » productifs comme La Smala ou L'Or Du Commun. Et du boulot (booking, management) accompli depuis Charleroi par une structure comme Back In The Dayz.

Je crois que les programmeurs n'ont plus le choix, assure Kaer de Starflam au Soir, juste avant de monter sur la scène des Ardentes. *Ils ne peuvent pas ne pas programmer du hip hop. C'est une des musiques les plus écoutées, les plus achetées, consommées à l'heure actuelle. Non seulement par un public jeune, mais aussi par un public de la classe moyenne. Ce n'est plus une musique ghetto : elle a franchi les barrières sociales, mais aussi celles de l'âge. Ça, on s'en rend compte maintenant, avec des gars comme nous qui revenons sur scène, devant un public qui est toujours là mais qui connaît aussi Kendrick Lamar par exemple.*

Les Ardentes, justement... Cet été, le festival liégeois proposait tout simplement la meilleure affiche « musiques urbaines » qui soit. Et contribuait ainsi à ce petit coup de jeune donné au rap. Belge notamment puisque L'Or Du Commun en était également. *La France et la Belgique évoluent en parallèle, pas en relation directe, avance Félix, après la prestation « matinale » du groupe. Nous sommes tous actifs, mais c'est une autre inspiration. Et je pense que les moteurs ne sont pas les mêmes. Eux sont beaucoup plus avancés, ces gens-là travaillent avec des maisons de disques et sont super bien encadrés. Une fois qu'on a un peu de talent et que ça plaît aux gens, c'est une grosse facilité, en France.*

En France comme en Belgique, enchaîne son comparse Robin, le rap a pris une place comparable à celle occupée par le rock à une autre époque. C'est une musique assez en phase avec l'époque dans laquelle nous vivons : elle parle facilement, elle est facile à écouter en fin de compte dans le texte, la communication est directe.

Oui, mais la Belgique, alors ? *Je crois qu'il est plus facile de se démarquer en Belgique parce que il y a moins de mc's. Mais l'accès à un niveau, à un encadrement professionnel est plus réduit. Les majors sont peu actives sur le hip hop en Belgique, ce qui n'est vraiment pas le cas en France. Ils ont des moyens, et quand ils percent, ça prend tout de suite une autre ampleur. Pas de major pour L'Or Du Commun ? Nous avons eu une proposition l'an passé, mais nous ne nous sentions pas prêts. Le groupe a alors « temporisé » en offrant L'Odyssée en téléchargement gratuit sur le Net. Aujourd'hui, nous pensons clairement à sortir quelque chose en major et retourner vers eux. Je pense qu'ils attendent encore. Espérons...*

Si le rap que nous concoctent les artistes du cru ne manque pas de public, tout n'est cependant pas encore rose pour autant. Pour Pavé de Starflam, il devrait être reconnu à sa juste valeur. *J'ai l'impression que si nous avions été un groupe de rock, ce serait encore plus énorme. En Belgique, s'entend. Kaer : Et encore plus si nous chantions en anglais ! Fred, le fidèle ingé-son complète : Nous partons avec un handicap. Mais en même temps, c'est ce qui nous nourrit aussi, ça fait partie de nos motivations.*

Il faut aussi évoquer les groupes de hip hop belges qui émergent aujourd'hui, reprend Kaer. *Je parlais avec Primero (Ndlr : L'Or Du Commun) de Caballero qui galère à propos de son statut d'artiste malgré le fait que c'est un mec qui a beaucoup de scène. Je me rends compte que c'est une époque qui ne favorise aucunement le développement de cette culture. Et de nous mentionner une autre étude : La consommation de spectacles liés au hip hop ramène aujourd'hui beaucoup d'argent. Parce que comme je le disais tout à l'heure, ce public vient aussi de milieux sociaux où il existe encore une stabilité. Ce sont des gens qui savent mettre 40 balles, 50 balles ou 60 balles pour aller voir un artiste de hip hop. Ce dont ne semble pas tenir compte les pouvoirs publics : Il faut savoir que le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles aux cultures urbaines, toutes catégories confondues - des arts plastiques à la danse en passant par le rap -, est de 535.000 euros annuels. Pour le théâtre, il est de 25 millions ! Or, le secteur des spectacles hip hop génère de l'argent, de l'emploi, et des taxes donc des rentrées pour l'État. En d'autres termes : Starflam, un orchestre ou une troupe de théâtre, ce n'est pas très différent. Nous sommes dans le culturel. Mais nous niquons l'élitisme ! Il n'y a pas de star system dans ce pays, alors arrêtez de jouer les beaux aux Magritte et investissez dans la vraie culture, celle qui se passe au quotidien. Tous secteurs confondus. Je suis contre l'injuste répartition de l'argent public.*

Le débat est ouvert !

IN SITU...

Le Reflektor

CLUB LIÉGEOIS, SVP!



Dans l'ancienne gare des bus de la Sauvenière, idéalement située au coeur de Liège, le Reflektor monte le son depuis mars dernier. Un lieu de concert et un café bienvenus dans le paysage. Ici, on joue musicalement la diversité et spatialement la longueur, en référence à l'affectation passée.

VÉRONIQUE LAURENT



Derrière les reflets de la haute façade vitrée, les lettres de son nom se voient de loin. L'enseigne du Reflektor s'inscrit au bout des ruelles d'un centre liégeois peu à peu re-dessiné ces dernières années, en plus grand, en plus convivial. De nouveaux commerces sont arrivés. Des terrasses ont surgi des pavés dans la rue de la Casquette, élargissant ainsi le Carré. Les rues piétonnes viennent s'échouer à l'entrée de la place Xavier Neujean. Juste en face, un Foodtruck, des chaises et des tables métalliques en terrasse annoncent le nouveau club, un des projets occupant le rez-de-chaussée des anciens Bains et Thermes de la Sauvenière fraîchement rénovés et qui abritent aujourd'hui le complexe culturel de la Cité Miroir.

STATION SPATIALE

L'imposant bâtiment des Bains est né dans les années trente de la volonté d'un échevin d'emmener la ville vers le progrès social. Ça passait à l'époque par ce que l'on appelle l'hygiénisme, ou l'accès au sport au plus grand nombre. La conception de l'ensemble a été confiée à l'architecte Georges Dedoyard, auquel on doit aussi à Liège, entre autres, le Pont des Arches ou le grand magasin « Au Bon Marché », plus connu aujourd'hui sous le nom de Galeria Inno. L'édifice affiche les caractéristiques modernistes: béton, lumière, refus de l'ornement, fonctionnalisme. Commencé en 38, inauguré en pleine guerre en 42, il en vient à représenter architecturalement, avec son style Bauhaus banni par les nazis, un symbole de résistance. Puissante structure de béton ouverte à la lumière, la construction abrite en hauteur deux bassins de natation sous une impressionnante voûte de verre, des salles de sport, ou encore une salle de billard et même un dancing, sans oublier la gare des bus située au rez-de-chaussée, mise en service plus tardivement. Les Bains et Thermes de la Sauvenière restent en service jusqu'en 2000 et fabriquent les souvenirs nostalgiques de nombreux liégeois. Ils sont ensuite fermés pour raisons de sécurité. Abandonné, dégradé, – on parle même de démolition –, le complexe sanitaire et sportif est heureusement classé, en 2005, monument au Patrimoine wallon grâce à une mobilisation citoyenne. Les projets émergent mais les histoires de réhabilitation sont souvent de longue haleine. La Cité Miroir sera finalement inaugurée fin 2014.

DYNAMIQUE URBAINE

Liège manque, depuis l'arrêt « terminus » de la Soundstation en 2008, d'une salle de concert de jauge moyenne. La ville met alors à disposition l'espace transformé des anciens quais, côté

gauche, sous la Cité. Dans l'aménagement du Reflektor, les références abondent. Une cabine-guichet d'époque, déposée à l'entrée, sert par exemple à la vente des tickets. Le bar au lattis de bois rythmé respecte la cohérence vintage. Les portes à hublot du fond du café sont inspirées par celles de la piscine. Côté technique, rien d'ancien. La salle de 600 personnes (debout) est entièrement recouverte de panneaux de bois perforés, et possède, – un bureau spécialisé s'en est chargé –, *l'une des plus belles acoustiques que j'aie pu expérimenter*, déclare le peu loquace mais très actif Fabrice Lamproye, co-gérant du lieu via l'ASBL Festiv@Liège et fondateur à l'époque du café l'Escalier, ancien également de la Soundstation et organisateur de nombreux festivals (Les Ardentes). Au sous-sol s'alignent des loges spacieuses avec douche, un coin catering. Ici aussi la touche vintage reste efficace, dans un esprit industriel sans fioritures. Au mur du couloir, des photos sépia de la gare des bus dans les années cinquante, dans toute sa moderne splendeur.

RÉFLECTION

Inaugurée en mars, avec un concert du groupe belge Oscar and the Wolf, le Reflektor (inspiré du titre d'Arcade Fire et clin d'oeil en miroir à la Cité) joue son rôle dans la re-dynamisation du quartier. À côté, il y a encore le très architecturé cinéma Sauvenière et tout concorde à ce que la Place Neujean redevienne un des passages préférés des citoyens. Comme elle le fut au temps des bains ou à l'âge d'or de la gare des bus. Liège évolue? *Elle n'est pas appelée ardente pour rien*, remarque encore Fabrice Lamproye. *Mais il y a encore des choses à faire. Il faudrait que les liégeois se bougent un peu plus.* Le public a suivi le mouvement mais son renouvellement est un autre défi. Des gens se déplacent... mais surtout de Maastricht.

La salle, membre du réseau Plasma, diffuse des musiques actuelles (rock, pop, electro, urban, world/jazz et autres), accueille en concert ou en résidence des artistes de la nouvelle scène belge, et propose des groupes plus confidentiels. Le club, nouveau lieu dynamique, toujours réflecteur de la modernité de son temps, réverbère aujourd'hui sinon la lumière, du moins le son, avec effet amplificateur.

Reflektor. Place Xavier Neujean, 24-4000. Liège
www.reflektor.com



Lawrence Le Doux

Pollution

Vlek/Kompakt

Dans un monde en proie au changement climatique, sur une planète de plus en plus sensibilisée aux questions écologiques, la *Pollution* de Lawrence Le Doux se pose dans l'air sans jamais menacer la couche d'ozone. Quelques mois après la sortie de l'EP *Terrestre*, Laurent Baudoux ressort son fameux alter ego electro pour imaginer quatre nouvelles productions maison. Entre beats aquatiques (*Story*) et coups de matraque stratosphériques (*Liquide*), cet essai vient confirmer l'agilité tout-terrain de Lawrence Le Doux. Aussi à l'aise sur les pentes d'une montée techno que dans les inclinaisons d'une electronica downtempo, l'artiste signe ici un nouveau tour de force. **NA**



Loïc Joseph

Parades

Autoproduction

Voix grave, solennelle et grelottante, Loïc Joseph esquisse les itinéraires alternatifs du folk sur les cordes de sa guitare électrique. De retour avec un nouvel EP (*Parades*), il s'aventure aujourd'hui sur les coteaux rocaillieux de la pop moderne. Un peu plus à l'Est que Bill Callahan (*Smog*), un peu moins à l'Ouest que David Berman (*Silver Jews*), le Bruxellois expose ses

sentiments à travers des mélodies ouvertes aux quatre vents. Sous une pochette dessinée avec le cœur par l'illustrateur Fabrice Pellé, on découvre six titres : des morceaux marqués par les vieilles mécaniques math-rock et profondément influencés par les traditions du blues saharien. Entre harmonies répétitives et arpèges déviants, les chansons prennent corps et pénètrent l'esprit. **NA**



The Dude

Cadillac

Depot 214

Sur les conseils avisés du compositeur Laurent Stelleman, plusieurs musiciens du coin montent à bord de *Cadillac*, le premier album de The Dude. Bande-son carburant au sans plomb, l'affaire trace le bitume avec le coffre chargé de substances psychédéliques. Dans l'habitacle, percussions pétaradantes, cuivres clinquants et contrebasse molletonnée donnent vie à des compos délicieusement référencées. À fond les pistons dans les contre-allées du rockabilly, The Dude déboile dans les décors du Boulevard de la mort. Ici, comme chez Tarantino, on se passionne pour les pellicules rayées, les carlingues chromées et les grands road movies motorisés des années 1970 (*Macadam à deux voies*, *Vanishing Point*, *La balade sauvage*, *Zabriskie Point*). Soit un trip instrumental à consommer sur des chapeaux de roue. **NA**



© Lou Elhoud

Céléna-Sophia

À l'aventure

TEAMACTION

Les deux prénoms qui composent le jeune groupe Céléna-Sophia sont ceux de deux sœurs originaires de Chapelle-lez-Herlaimont, que tout oppose au niveau des caractères et des univers musicaux, mais que tout réunit une fois qu'elles décident d'unir et de croiser leurs forces respectives. L'une est fan de chanson française, imprégnée de textes de Renaud et base ses textes sur les pensées positives, l'autre est une inconditionnelle de post-rock, de compositions mélancoliques et rêve de grandes plaines américaines. Du coup, cette mixture familiale donne une pop-folk chantée en français, enjouée mais faite de parts d'ombre et colorée de mul-

tiples instruments. *On en rajoute sans cesse de nouveaux pour diversifier notre écriture. On se fait aussi des cadeaux utiles pour le projet comme récemment une mandoline parce qu'on avait adoré le son sur la B.O. d'Into the Wild.* Guitares acoustique et électrique, pédales loop, mais aussi xylophone et violon sont au programme d'un premier EP qui a vu le jour en avril et qui comprend des titres aux mélodies pop catchy à souhait comme sur *Dis-le moi plus fort* aux accents mi-Louise Attaque mi-Été 67 ou encore sur *À l'Aventure* qui est aussi le titre de cette première tournée de titres. *On enchaîne depuis quelques mois les résidences et les stages écriture et cet été, on a fait plusieurs dates importantes comme les Francos ou le BSF avant de partir au Canada. Des expériences qui nous font progresser et mûrir et qu'on espère bientôt transformer en un album.* **DAS**



Elvis Black Star

EP#1

Anarak Supersport

Plus d'un an après la sortie de son premier album, Elvis Black Stars secoue de nouveau ses amplis en appuyant à fond sur la pédale de distorsion. En cinq titres, surveillés de près par un doberman aux aguets, le groupe

d'Andenne érige un mur du son en recyclant habilement les briquettes de la Britpop. Quelque part entre les mélodies entraînant des Stereophonics et le chant traînant d'Oasis, Elvis Black Stars fait parler la puissance des guitares. Soucieux de son efficacité, le quatuor peut encore peaufiner son originalité. **NA**



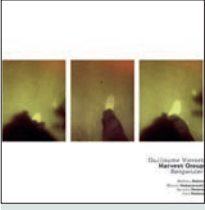
Lara Leliane

Free

Home Records

Sortie du bois avec son premier album sous le bras, Lara Leliane colporte dix chansons libres et décomplexées. Confectionnées dans les recoins de l'imaginaire, ses mélodies se frottent à l'écorce de la pop et escaladent les branches de la musique

folk avec l'envie de grimper toujours plus haut. La voix perchée sur des mots français, anglais ou espagnols, l'artiste explore ses sentiments avec naïveté et raffinement. Entre le fantôme de Lhasa, l'âme d'Hanne Hukkelberg et quelques enfantillages chipés dans la plaine de jeu de Camille, Lara Leliane s'invente un petit troquet bohème, un cabaret bucolique où les habitués picolent du thé en compagnie de CocoRosie et Juana Molina. Un endroit parfait pour rêver. À l'écart du monde. **NA**



Guillaume Vierset / HARVEST' Group
Songwriter

Igloo Records

Ce n'est évidemment pas un hasard si Guillaume Vierset (aussi aux commandes du LG Jazz Collective) a choisi de nommer son groupe « Harvest ». La couleur est clairement annoncée, son band s'inscrit dans le sillage du mythique *Harvest* de Neil Young. Avec un premier disque directement inspiré des songwriters 60's et où planent les ombres de Nick Drake (avec pas moins de trois reprises du guitariste britannique au compteur de ce premier disque), de Bob Dylan ou du Loner. La teinte reste bien sûr jazzy et est rehaussée par un quintet guitare/contrebasse/batterie/saxophone/violoncelle bien équilibré. **FXD**



Jean-Luc Fauchamps
Gentle Electronics

Sub Rosa

Un double album. Un CD comprenant la composition *Beth/Veth* pour piano, percussions métalliques et installation électronique, une pièce dédiée à Stéphane Ginsburgh relié pour cette interprétation à des capteurs de mouvements en interaction avec l'environnement du piano. Une composition parfois proche d'une œuvre pour piano de Scelsi avec des incrustations d'abord discrètes

d'éléments percussifs et électroniques s'imposant ensuite ci et là. Un DVD reprenant la composition *Street Music*, pour violon « branché » à divers effets électroniques réservés habituellement au monde des musiques actuelles pop ou rock (loops et autres effets) en résonance avec les atmosphères et les bruits de la ville. Le film est signé Manon de Boer et l'interprétation est de Vincent Royer. **FXD**



Bach Motetten

Vox Luminis

Outhere / Ricercar

Après une incursion au sein de la musique religieuse baroque allemande, Vox Luminis revient avec ce premier enregistrement intégral des motets des ancêtres de Johann Sebastian Bach (avec notamment des œuvres retrouvées récemment en Ukraine). La richesse polyphonique des pièces enregistrées, associée à la touchante émotion dégagée par les chanteurs du talentueux ensemble, font de cet enregistrement un intéressant témoignage de la filiation au sein de l'œuvre de JS Bach. Le CD est accompagné d'un livret reprenant l'entièreté des textes chantés avec des nouvelles traductions française et anglaise. **FXD**



The K
Burning Pattern Etiquette

JAUNEORANGE/[PIAS]

Jeans déchiré, torse nu ou en slip. Au cours des deux dernières années, The K a donné de son corps pour retravailler la frénésie de son premier album (*My Flesh Reveals Millions of Souls*) sur scène. De retour dans l'arène du rock indépendant, le

trio liégeois change de cap en publiant un disque modérément modéré, le sulfureux *Burning Pattern Etiquette*. Engagé contre la banalité du quotidien, en pétard pour un rien, The K ralentit (un peu) le tempo mais ne relâche jamais la pression. Ici, on avance tout en retenue, en essayant de distiller une atmosphère, d'installer des ambiances, explique Sébastien von Landau, guitariste et voix écorchée du projet. On voulait faire quelque chose de plus posé et mesquin. Du coup, on ne gaspille plus notre énergie. On la garde pour frapper là où ça fait mal. Enregistré sur plus d'un entre Waismes (Studios La Chapelle), Namur (Noise Factory) et Liège (Studio 5), *Burning Pattern Etiquette* conjugue ses influences bruiteuses au présent (Pissed Jeans, Clockcleaner) sans renier l'héritage des plus grands (Fugazi, The Jesus Lizard). En dix titres rongés par une rage intérieure, The K recharge ses batteries et redéfinit son discours. Ce disque est moins artisanal, moins abrupt, moins insouciant. Pendant l'enregistrement, on s'est pris la tête sur les sons, on a utilisé des synthétiseurs et viré la guitare sur certains morceaux. Pas mal de gens vont être surpris. Ce qu'on propose ici, c'est une autre expérience. Peut-être moins brutale, mais tout aussi radicale. **NA**



DYnamic
Therapy

LGSR

Planqué sous la casquette de DYnamic, Mamadou Ba a lié son destin au hip hop. Né en Mauritanie, le garçon a grandi à New York, épicentre d'un mouvement alors en pleine émergence. Installé à Bruxelles depuis une bonne décennie, il vient d'imaginer une suite à *Serious Nonsense*, premier album publié en 2011. Quatre ans, ça peut sembler long. Mais c'était le temps nécessaire pour établir une stratégie, trouver un producteur, faire aboutir les chansons et renforcer l'iden-

tité du projet. Baptisé *Therapy*, ce nouvel essai enferme les espoirs et les souffrances d'un rappeur ballotté par la vie. Je l'ai composé pendant une période agitée. J'ai traversé une dépression et surmonté un échec sentimental qui m'a coûté la garde de ma fille. À ce moment, la musique était ma bouée de sauvetage, mon antidépresseur. En marge d'une reprise des Stereo MC's (le tube *Connected*), DYnamic mélange les racines de son hip hop au dubstep de Kromestar (*Higher*), au reggae de Sizzla (*The Bridge*) ou au rock de Von Dürden (*LOML*). Cet assortiment est naturel. J'ai grandi au contact de tous les styles musicaux. Historiquement, le hip hop découle du travail des DJs, de leur volonté de sampler la sono mondiale. Je me pose en héritier de cette tradition. Quand je collabore avec quelqu'un, ce n'est pas pour la hype, mais par passion. En phase avec son discours, DYnamic met même son dernier single (*Nourish Your Seed*) au service d'une campagne de sensibilisation Child Focus. Ce morceau parle de l'absence de l'enfant. Le rapport est évident. Je vais verser un pourcentage des ventes de mon album à cette organisation. Il me semblait essentiel de lier le geste et la parole. La main sur le cœur, DYnamic affirme ici sa générosité dans l'effort. Un véritable jusqu'au-boutiste. **NA**

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Célena & Sophia
À L'Aventure
Team4Action

Guillemot
Je vole sous l'eau
Autoproduction

Jali
Une seconde avant l'autre
Barclay/Universal

Mathieu Duchêne
Composition
Mistin Music

Olivier Terwagne
Mnemosyne
Autoproduction

Wendy Nazaré
À titre d'ailes
Hello Musique

CLASSIQUE - CONTEMPORAIN

André Stordeur
Complete analog and digital electronic works 1978-2000
Sub Rosa

Bach
Johann, Johann Christoph, Johann Michael Motetten, Vox Luminis Lionel Meunier
Outhere/Ricercar

Jean-Luc Faichamps
Gentle Electronics
Sub Rosa

Pierre Bartholomé
Édipe sur la route
Evidence

Respighi
Metamorphoseon Orchestre Philharmonique, Royal de Liège John Neschling, direction
Bis

COMPILATIONS

Jazz World
Compilation 2015
Ça Balance

Pop World
Compilation 2015
Ça Balance

ELECTRO

Lawrence Le Doux
Pollution
Vlek/kompakt

EXPÉRIMENTAL

Les Boucles ansurdes
Into my Brain
Off-Record label

FOLK

Caçamba
Batendo Cancelas
Home Records

Lara Leliane
Free
Home Records

JAZZ BLUES

Babelouze
Pavane de l'âne fou
Collectif du Lion

Eye Beuvens
Heptatonic
Iglou Records

Fabian Fiorini
De Papillons noirs
Elnegocitorecords

Guillaume Vierset
Harvest Group
Songwriter
AZ Productions

Ivan Paduart
Folie douces
Iglou Jazz Records

Rêve d'éléphant orchestra
Odysée 14
W.E.R.F. Records

Whocat
Blueprints
Autoproduction

POP-ROCK

Alice On The Roof
Alice On The Roof EP
Labet & Labet/[PIAS]

Captain Cheese-Beard
Symphony For Auto Horns
Mottow Soundz

Elvis Black Stars
EP#1
Anorak Supersport

Feel
Feel
Moonzoo Mucic

Gonzo
Gonzo EP
Autoproduction

It It Anita
EP#2
Honest House Records

Loïc Joseph
Parades
Autoproduction

Organic
Empty Century
Manic Depression Records

The Dudes
Cadillac
Depot 214

The Hills Mover
Dead Notes
Autoproduction

The K
Burning Pattern Etiquette
Jaune Orange/[PIAS]

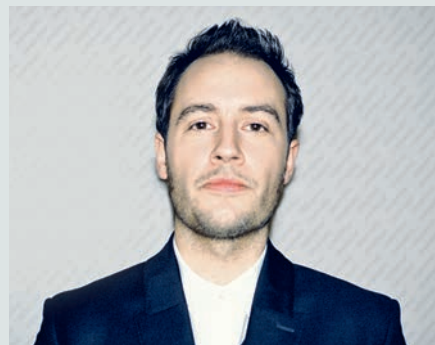
The Names
Stranger Than You
Factory Benelux

URBAN

DYnamic
Therapy
LGSR

WORLD TRAD

Aka Balkan Moon & Alpha
Double Live
Outhere/Instinct



© Yann Stoffer

ANTOINE TENTE SA CHANCE AU CANADA

Son disque, réalisé par le tout étoilé Renaud Letang, offre une chanson pop calme aux arrangements riches et aux mélodies accrocheuses, menée par les titres Fou et Bye bye, hyperaccrocheurs.

Lu sur www.ledevoir.com, posté le 12 juin par Philippe Papineau

ÉCHOS D'AILLEURS



FREAKSVILLE, LABEL EUROPÉEN DU MOIS D'UNE RADIO NANTAISE

Chaque mois, Eur@dioNantes vous présente un label européen à l'antenne et sur le site internet. (...) Audacieux et indépendant, Freaksville Record se démarque par son esprit iconoclaste hors-norme.

LE QUATUOR ALFAMA ET SA REMARQUABLE JUSTESSE STYLISTIQUE

Installé à quelques encablures du Musée Pompidou, le Centre Wallonie-Bruxelles constitue le rendez-vous incontournable de la culture belge francophone à Paris. (...) Avec le Quatuor Alfama, on éprouve un sentiment de bonheur partagé tant le dialogue entre les instrumentistes fonctionne à merveille. Le court Alla Marcia de Britten est rendu avec un humour très british, le Capriccio de Mendelssohn possède la dimension aérienne requise, tandis que le Langsamersatz de Webern déploie un expressionnisme chaleureux. En conclusion, le Quatuor n° 12 « Américain » de Dvořák affirme une remarquable justesse stylistique jusqu'au Vivace ma non troppo final, engagé, sous des archets enthousiastes et d'une parfaite homogénéité.

Lu sur www.concertclassic.com, posté le 10 juin 2015 par Michel Le Naou



© Marie-Claire Lagarde

IGOR GEHENOT EN TRÈS BONNE COMPAGNIE

Si l'influence des Bill Evans, Keith Jarrett, Paul Bley, voire, plus près, de Brad Mehldau, semble légitime, son abord mélodique est soutenu par une rythmique moderne, qui dynamise constamment son récit. (...) le leader intègre une grammaire contemporaine du trio jazz, où sous son classicisme apparent, miroitent les reflets d'un langage plus immédiat, élégant, à l'articulation limpide, soutenue par une parfaite technique.

In Jazz News, juin 2015, écrit par Romain Grosman



© Alex Vanhee

VUE DE FLANDRE

Wim Mertens

L'ODYSSÉE

Souvent associée à Philip Glass et Steve Reich, la touche du compositeur Wim Mertens rayonne bien au-delà du minimalisme. Avant-gardiste éclairé et passablement allumé, l'homme décline ses visions au cœur d'une discographie plantureuse, dans des films, au théâtre et dans les décors de la série *Amour, Gloire et Beauté*. Tailleur de sons pour Dior, parfumeur de mélodies chez Yves Rocher, il a offert un jingle à Proximus et un concert à Vangelis. Suite à un trip en Grèce, l'artiste réinvente aujourd'hui l'Europe dans une trilogie orchestrée de mille idées.

NICOLAS ALSTEEN

Le plus grand compositeur flamand en activité a vu le jour du côté de Neerpelt, en 1953. Si on identifie aujourd'hui ses désirs instrumentaux par le prisme du piano, tout a commencé sur les cordes d'une guitare acoustique. *Mon père était musicien amateur. Il maîtrisait une quinzaine d'instruments différents. C'est grâce à lui que je suis arrivé à la musique. Dès l'âge de huit ans, je me suis inscrit dans une académie, à Gand, pour m'initier à la guitare. Cette période a été décisive pour la suite de ma carrière. La guitare est un objet qui épouse parfaitement le corps de l'enfant. Elle permet d'aborder simultanément la sainte trinité: rythme, mélodie et harmonie. Ces derniers temps, je l'introduis souvent dans mes travaux. Le morceau Post and Postures, sur le nouvel album, est un bon exemple. C'est de la mélancolie, comme un écho de l'enfance. À peine diplômé du Conservatoire royal de Bruxelles, Wim Mertens rallie les rangs de Radio 2. Engagé pour produire des concerts, il se fait plaisir en invitant les ténors du minimalisme. Philip Glass et Steve Reich répondent à son invitation dès 1978. L'année suivante, il attire Vangelis en Belgique. Un cas resté unique dans l'histoire. Dans la foulée, il réalise un premier album intitulé *For Amusement Only*.*

À l'époque, j'avais 25 ans et je ne savais pas où j'allais, confie le compositeur. Je ne dis pas que j'étais perdu, mais je cherchais encore ma place dans le monde musical. Après la Seconde Guerre mondiale, on a créé de la musique en système: musique sérielle, dodécaphonique, etc. Tout était abstrait, hyper calculé. Dans certains cas, l'aspect visuel de la partition importait plus que la musique en elle-même. Ma génération est arrivée à la fin de ce mouvement. Comme moi, d'autres ont essayé de sortir la musique de cette hiérarchie verticale et autoritaire. C'était excitant. Car tout était à faire. Depuis, quelque mille titres et plus de cinquante albums de Wim Mertens se promènent dans la

Wim Mertens
Charaktersketch
WMM/(PIAS)

*nature. En comparaison avec d'autres compositeurs, ce n'est pas si exceptionnel, tempère-t-il d'une modestie exemplaire. En marge d'une discographie opulente et fascinante, sa musique s'infiltrait régulièrement dans le monde du cinéma, au théâtre et dans quelques campagnes publicitaires. France Télécom, Dior ou Yves Rocher lui doivent du son pour quelques réclames raffinées. Chez nous, son morceau *Struggle For Pleasure* s'est métamorphosé en jingle à l'appel de Proximus. Ce titre est célèbre en Belgique, mais il a eu plusieurs vies. Il est apparu dans la bande-son d'un film aux États-Unis, mais aussi dans un épisode de la série *Amour, Gloire et Beauté*. Pour les publicités, je n'ai jamais rien enregistré ou ré-enregistré. Pour une question d'éthique, j'ai toujours donné mes œuvres originales.*

Grexit, Romarriving: l'éveil d'une trilogie européenne

L'année dernière, Wim Mertens passe le mois d'août à 500 kilomètres au nord d'Athènes, du côté de Préveza. J'ai donné un concert là-bas, au cœur d'un sanctuaire édifié en l'honneur de l'Empereur Auguste. Le lieu a été baptisé Nicopolis – la ville de la victoire – en référence à la bataille navale remportée par les Romains en 31 avant JC. Auguste y avait défait la flotte de Marc-Antoine et Cléopâtre. C'est dans les ruines de ce site archéologique que le compositeur entrevoit la possibilité d'un nouveau projet. *Je me trouvais dans un endroit méconnu du grand public et pourtant fondamental d'un point de vue européen. Pour moi, il*

*est essentiel de rappeler que Rome a vaincu ses opposants en Grèce. C'est à ce moment que l'Europe est passée sous le commandement romain. Sur base de ce constat, j'ai établi des connexions entre cette bataille navale et la situation de l'Europe après la crise financière de 2007 – et, par extension, le malaise culturel, la problématique des migrants en Méditerranée et tout ce qui bouleverse actuellement notre continent. Le développement historique de l'Europe enferme des pistes de réflexions pour notre avenir. Plusieurs indices nous montrent en effet qu'il faut changer les choses en profondeur. Sur sa lancée, le compositeur publie l'album *Charaktersketch*, premier volet d'une trilogie politico-culturelle. À ranger quelque part entre les œuvres de Michael Nyman et Terry Riley, ce disque offre neuf compositions au savoir-faire de seize musiciens. La deuxième partie sera jouée en solo, au piano. Le dernier versant sera une pièce orchestrale. Ce projet de trilogie, je le fais une fois dans ma vie. Même si j'y vois un rapport très fort entre les arts et le pouvoir, j'aborde les choses comme un enfant. Avec ce que ça comporte de surprises, de risques et d'éléments liés au hasard. Avec ce projet, je me sens en phase avec mon métier. Un compositeur, c'est quelqu'un qui doit échapper aux classifications, un musicien à même d'imaginer de nouvelles lignes d'horizon, une personne susceptible d'enrichir le langage musical. Là-dessus, aucun doute, Wim Mertens a bel et bien trouvé sa voie.*

www.wimmertens.be



© Edouard Bressy

VUE DE FRANCE

Jean Rondeau

LA MUSIQUE TOUS AZIMUTS

Des récompenses à ne plus savoir qu'en faire, un premier disque remarqué, à vingt-quatre ans (seulement), Jean Rondeau joue (déjà) dans la cour des grands. Il faut dire que, sous ses doigts, le clavecin chante, crépite et respire comme rarement, avec un naturel confondant et une gourmandise contagieuse. Pas de doute, ce jeune homme, à l'aise dans ses baskets et dans son époque, est parti pour faire des ravages. La tête froide et bien faite, il ne varie qu'un seul thème à longueur d'interviews : la passion-volontiers boulimique-comme moteur artistique.

NICOLAS DERNY

Introduire un portrait de Jean Rondeau est presque trop facile. Son (prétendu) look de rock star offre une incontournable accroche dont la presse – musicale, culturelle, quotidienne, féminine – se régale. Tignasse en pétard, bracelets métalliques, barbe de quelques jours, chemise en jean et décontraction absolue, quoiqu'on lise, impossible d'échapper à la description de sa dégaine faussement désinvolte. Ensuite, on énumère généralement la liste de ses prestigieux professeurs, de Paris à Londres, de l'initiation aux master class (Blandine Verlet, Olivier Beaumont, Carole Cerasi, Blandine Rannou, Kenneth Weiss, Christophe Rousset). Enfin, on déroule son curriculum vitae, palmarès déjà impressionnant. 2012 : distinctions aux concours de Bruges (1^{er} Prix) et de Prague (2^e Prix et Prix de la meilleure interprétation d'une pièce contemporaine); 2013 : Jeune soliste des Radios Francophones Publiques; 2015 : Révélation soliste instrumental de l'année aux Victoires de la Musique Classique, et on en passe.

Las! Déjà vu et entendu ailleurs. Rabâché, même. Ne comptez pas sur nous pour pré-luder ainsi. Commençons par le commencement. Sa rencontre avec l'instrument baroque, plus délicat que le piano? Un coup de foudre à la radio : à 5 ans, il tombe amoureux du son des cordes pincées avant même de savoir à quoi peut bien ressembler l'objet qui le produit. On s'est pourtant laissé dire que, près de deux décennies plus tard, il n'en dévore pas énormément d'enregistrements. *Je n'en consomme pas particulièrement en ce moment, mais je n'ai surtout pas de dogme quant à mon écoute discographique, quels que soient l'instrument et le style. Ce n'est peut-être tout simplement pas mon premier réflexe pour l'instant, rectifie-t-il. J'aime surtout beaucoup lire la musique. Quand j'ai l'occasion d'en déchiffrer au clavier, je n'hésite pas à m'y précipiter.*

Claveciniste, Jean Rondeau? Musicien! Sautereaux pour le baroque (en solo ou au sein du quatuor *Nevermind*), marteaux pour le swingue (avec le groupe *Noteforget*). *Ma passion pour le jazz a grandi avec celle pour le piano pendant mon adolescence. C'est même davantage une passion pour l'improvisation : une branche fondatrice et essentielle de la musique qui entretient un soulèvement infini de questions. Je pense que l'influence que je peux y trouver rétrospectivement va toucher le geste musical. À savoir, deux styles différents permettent d'aborder l'immense réflexion sur le geste, son rapport au silence et à l'inconscient.* À ses heures (pas vraiment) perdues, il rêve aussi de direction et compose. S'il n'est pas le premier à dépoussiérer l'image de sa corporation – le blouson de cuir du génial Scott Ross faisait déjà jaser il y a belle lurette –, il semble être aujourd'hui le seul à avoir autant d'horizons différents et à posséder le talent nécessaire pour pouvoir toucher à tout ce qui lui fait de l'œil.

VU À LA TÉLÉ

Qu'il le veuille ou non, son allure pas banale pour un claveciniste fait de Rondeau le chouchou de la presse. Un mal pour un bien : sa présence dans le cirque médiatique décloisonne son instrument, sinon rarement représenté aux heures de grande écoute. Invitations sur LCI ou Europe 1, consécration aux « Victoires » devant le public de France 3, on a même vu sa trombine dans *Elle* et dans *Marie France*, qui le classait récemment dans son Top 5 des « Beaux gosses du classique »...

Jean-François Zygel le convie à une *Boîte à Musique* spéciale « Guerre et Paix »? Il lui bombarde le plus naturellement du monde *La Marche des Scythes* de Pancrace Royer (1705-1755), tour de force virtuose qui, sauf erreur, n'avait encore jamais résonné sous les projecteurs fluorescents de plateaux de télévision rose bonbon. Arièle Butaux lui offre une carte blanche sur France Musique? Il vient avec une pièce écrite spécialement pour l'occasion – une page pas encore complètement terminée, l'improvisateur qu'il est comblera les trous sur le moment – et tient surtout à convier ses amis à la fête (encore un peu, il se ferait prier pour jouer seul...). Autant que l'attention portée sur lui profite à ce qui lui tient le plus à cœur : le partage de la musique, sans distinction de genre. Les récompenses et les gros titres ne servent qu'à ouvrir les portes.

PASSE TON BACH D'ABORD

Alain Lanceron, président de Warner Classics, eut le nez creux en signant le prodige chez Erato. Plus qu'une simple

carte de visite, son premier disque, sorti en 2014, met la majeure partie de la critique dans sa poche – le CD est notamment estampillé « Choc » de Classica. Pourtant, le jeune homme vise haut : il y interroge Bach (« le patron », comme il dit). Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints? Voire. La plupart des œuvres au menu sont arrangées par d'autres. Drôle d'idée, dira-t-on. Les pièces pour clavier du Cantor de Leipzig ne manquent pas. Il faut lire le titre : *Imagine. Comme son nom l'indique, je trouve que l'imagination réside au cœur des questionnements et appréhensions d'un interprète, d'un musicien en général. Ce projet est donc né simplement d'une envie de parcourir ce registre imaginaire au travers la musique de Bach. Les transcriptions sont, de toute évidence, un lieu de l'imaginaire ; c'est pour cela qu'elles furent inévitables pour ce programme, mais cela ne veut pas dire pour autant que c'est un disque d'arrangements. On peut y trouver le Concerto italien, par exemple. C'est davantage une balade sur un terrain qui me passionne. La forme et l'étiquetage de cette balade n'ont pas tant d'importance que ça à mes yeux.*

Tignasse en pétard, bracelets métalliques, barbe de quelques jours, chemise en jean et décontraction absolue se voient mal au disque. En revanche, l'art consommé du musicien accompli s'entend parfaitement. Tantôt grave tantôt léger, lumineux ici sombre là, il paraît toujours aussi amoureux du son de l'instrument, qui réglera dans ce cas les oreilles les moins prédisposées au clavecin. Il faut dire qu'Aline Blondiau, manifestement sous le charme, sait y faire pour l'enregistrer.

Bach sera également au programme de la soirée liégeoise des *Nuits de septembre* (avec Scarlatti – qui va comme un gant à Rondeau, à en juger par les vidéos distillées sur YouTube). Ne vous étonnez pas, le jeune homme adore parler au public. C'est sa manière à lui, simple et sans chichis, de communiquer sa passion et de mieux interagir avec l'auditoire.

Quelques jours plus tard, retour à Bruges, sur les terres de ses exploits (*Sa virtuosité lui permet des appoggiatures foudroyantes, des incises susceptibles de nourrir et de relancer le drame, tout est vivant, ardent, captivant, toujours sur le mode dynamique et allant*, lisait-on dans la *Libre Belgique* au lendemain de sa prestation victorieuse au plus fameux des concours de musique ancienne). Heureux de retrouver la Venise du Nord, trois ans après? *J'aime cette ville. J'ai hâte!* Et nous donc.

L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Kris Dane



DK

En pleine tournée des festivals, le chanteur anversoïis Kris Dane nous a ouvert les portes de son tout nouveau chez lui bruxellois. Une semaine à peine après avoir déménagé du centre-ville vers un superbe ancien bâtiment industriel situé derrière la Gare du Midi, quelques caisses traînent encore çà et là, mais on est bien loin du capharnaüm et ses objets les plus précieux ont déjà trouvé une place de choix. Il nous les présente et ceux-ci ont forcément un lien privilégié avec la musique.

DAVID SALOMONOWICZ



INSTALLATION « HI-FI »

Quand on entre dans son antre, on est tout de suite frappé par deux immenses baffles installés dans les coins, mais surtout par son installation hi-fi sur laquelle passent de vieux disques de rock et de blues. Un Stevie Wonder fraîchement ramené de Corée du Sud, un Rolling Stones 70's et les *Negro Spirituals* de Mahalia Jackson rythmeront ainsi notre conversation. *Mon instal*, c'est un vieux 2-tracks band recorder qui a ses propres baffles et auquel j'ai raccordé ma platine qui a toujours une position centrale dans mon salon. Je ne l'utilise plus dans son rôle premier d'enregistreur parce que c'est compliqué avec les bandes, mais il est vraiment formidable comme pré-ampli. C'est sûr qu'il faut un peu jouer avec les basses, trafiquer un peu l'équalizer, mais avec la technologie du vinyle, c'est un vrai mariage harmonieux au niveau du son, des fréquences. C'est un peu comme les anciens micros. Ça donne un grain très particulier, un charme dingue, ça vit quoi!



LE VOYAGE

Dans sa vie artistique, le voyage tient aussi une place très importante. *Au départ au niveau sentimental car cela me rappelle mon grand-père qui était un véritable globe-trotter qui ramenait toujours des objets et des vêtements du monde entier. Ça m'impressionnait toujours énormément étant gosse et ça m'a surtout donné le goût du voyage, de l'évasion. Du coup, je fais la même chose en ramenant toujours une trace des endroits où j'ai été et j'espère que mes enfants prendront le relais. Après, j'adore également voyager avec la musique au sens propre comme au sens figuré. Par les albums que j'écoute et qui viennent de partout, mais aussi quand je prends la route. D'ailleurs j'ai déjà pu observer que quand tu voyages avec une guitare, tu n'as pas du tout perçu comme un simple touriste. On a toujours l'impression que tu viens pour un projet musical et ça change la vision qu'on peut avoir de toi. Sur place, je suis un observateur, je m'imprègne de ce que je vois, mais je n'en oublie pas pour autant mon background et les racines de ma musique. Je ne vais par exemple pas mettre de la rumba congolaise dans mes futures compos si je vais en Afrique, mais je vais discuter avec les musiciens locaux que je croise et qui sont parfois bluffants par leurs connaissances et leur pratique de styles musicaux que l'on ne soupçonnerait pas de prime abord.*



MON CHIEN

*Impossible enfin de vous parler de moi et de mon rapport avec la musique sans évoquer mon chien «JJ» dont le nom a été choisi en hommage au musicien américain JJ Cale qui est un de mes préférés. C'est une vraie star ce chien! Il a déjà joué dans plusieurs clips et c'est de loin mon auditeur le plus fidèle vu qu'il m'entend tous les jours. Il me suit partout, en studio, comme par exemple dans toutes les étapes de la production de *Roses of Jericho*, mon dernier album. Il vient aussi parfois sur scène, en backstage de certaines émissions et bien sûr surtout à la maison où dès que je me mets à jouer, il vient s'allonger tout près de moi sur le canapé et semble être apaisé par la musique qu'il entend. C'est une présence rassurante lors de mes répétitions. Il apporte un mood, une atmosphère sereine très importante dans mon processus de création.*

www.krisdane.com

C'était en...

JANVIER 1980

The Names: des noms! des noms!



photo Philippe Carly

Depuis 2 ans, ils étaient considérés comme une des valeurs les plus évidentes du rock belge sous le nom de Passengers. Les divers changements de personnel et l'apparition à l'échelon international d'un groupe du même nom furent suffisants pour changer le leur en Names.

- Pourquoi The Names?

- On était très embarrassé et on pensait à pas mal de noms. C'est surtout par obsession de ces noms qui nous envahissaient.

- Comment s'est effectuée la rencontre avec WEA?

- Ils ont mis longtemps à se décider et ce n'est qu'après avoir entendu une bande très bien mixée (chez Alain Pierre) que cela s'est arrangé. Toutes les cassettes précédentes avaient été refusées et on n'espérait plus tellement se faire signer par eux.

- Que stipule ce contrat?

- Pour l'instant on est en distribution pour le Benelux avec option pour le monde entier. WEA envoie le disque dans toutes les filiales qui décident de la sortie ou non dans ce pays. En cas de non-distribution nous prendrons contact avec d'autres firmes. Si le contrat d'artiste se réalise au début de l'année prochaine nous sortirons un deuxième single puis un lp.

- Ne trouvez-vous pas que les firmes de disques montrent un regain

d'intérêt envers les groupes de rock belges?

- L'essor de la new-wave les a décidé à s'intéresser à la scène belge plus remuante que d'habitude. Depuis 77 il y a une structure de maisons de disques, de journaux et effectivement il y a plus de monde signé ayant sorti un disque ou en instance de le faire.

- Pas de problèmes de concerts?

- Il est très simple : jouer le plus souvent possible dans les meilleures conditions et voir le plus de monde. Mais pour les groupes qui arrivent à sortir un disque, que l'on entend à la radio, ça va de mieux en mieux.

-- Accepteriez-vous n'importe quelle première partie?

- Vraisemblablement pas. On connaît les limites qu'impose un certain genre de musique et on ne fonctionne bien qu'avec un groupe dont l'attitude nous ressemble (Wire, Magazine).

- Votre single reçoit de bonnes critiques et passe à Formule J, à Impédance, vous passez à Follies, le groupe vit-il sur un petit nuage?

- Pas réellement, mais ce qui arrive dépasse ce que l'on espérait obtenir du premier coup. On voyait ce single comme une carte de visite et cette carte commence à circuler dans beaucoup de poches.

- Le fait d'être un groupe de Bruxelles peut-il être considéré comme une facilité?

- C'est évident. Pour les groupes de province, l'auto-critique est plus difficile. Nous rencontrons beaucoup de gens et avons de nombreuses réactions à notre travail, ce qui nous influence. En plus, l'animation, les concerts de Bruxelles nous font vivre un certain rythme qui convient très bien à notre musique.

- Une musique de ville?

- Ce n'est même plus un cliché, le milieu extra-musical est très important dans la musique.

- Votre attitude, votre présence scénique fait très Talking Heads.....

- Oui et leur image me plaît. Nous aussi nous ne simulons rien, que ce soit au niveau des textes ou de la musique. Nous ne faisons pas fonctionner nos morceaux de manière à susciter une réaction du public. On nous reproche parfois d'être très froids alors que nous sommes comme à la ville et nous ne faisons pas un show délibéré en vue de provoquer. Nous sommes fidèles à notre image et ne serons pas très différents d'un concert à l'autre. Il arrive d'avoir de grandes rencontres, comme au concert de Magazine, cela peut nous amener à faire certaines choses bien que l'on se rende compte de ce qui est à faire ou à ne pas faire. C'est pour cela que pour un groupe comme nous le disque est important.

- Formez-vous un groupe très uni?

- On a sensiblement moins de problèmes que d'autres quand on lit la presse spécialisée.

Après m'être entretenu avec le groupe j'ai demandé à Michelle comment une fille devient manager.

- Au départ c'était pour aider des copains, simplement téléphoner pour eux. Je l'ai fait par amour de la musique bénévolement pendant un an et demi, mais le groupe prenant de l'importance, cela devient un véritable travail qui me prend beaucoup de temps depuis la signature avec WEA. Depuis lors nous avons établi des contrats entre nous.

- Et les tensions garçon-fille?

- Cela arrive comme dans tous les groupes mais jamais rien de grave. On résout les problèmes ensemble car je reste avant tout une amie. Le boulot vient après.

- Considères-tu le fait d'être une fille comme un avantage dans les contacts de management?

- Disons que les gens sont certainement plus contents de me rencontrer qu'un "gros barbu" mais je ne suis pas facile à rouler.

- Penses-tu manager d'autres groupes dans le futur?

- Je n'y pense pas pour l'instant bien que j'aime d'autres groupes mais je préfère me consacrer entièrement aux Names. Je les aime trop.

- Espérons que cet amour dure longtemps.....

Claudy Jalet

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de la société de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be



The Names vus par Philippe Carly en 1980



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU DANS LE TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ VOUS À PARTIR DU
21 SEPTEMBRE 2015

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

CLÔTURE DES CANDIDATURES LE 18 JANVIER 2016

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

LA PREMIÈRE



LE SOIR



moustique



SABAM FOR CULTURE

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES